

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

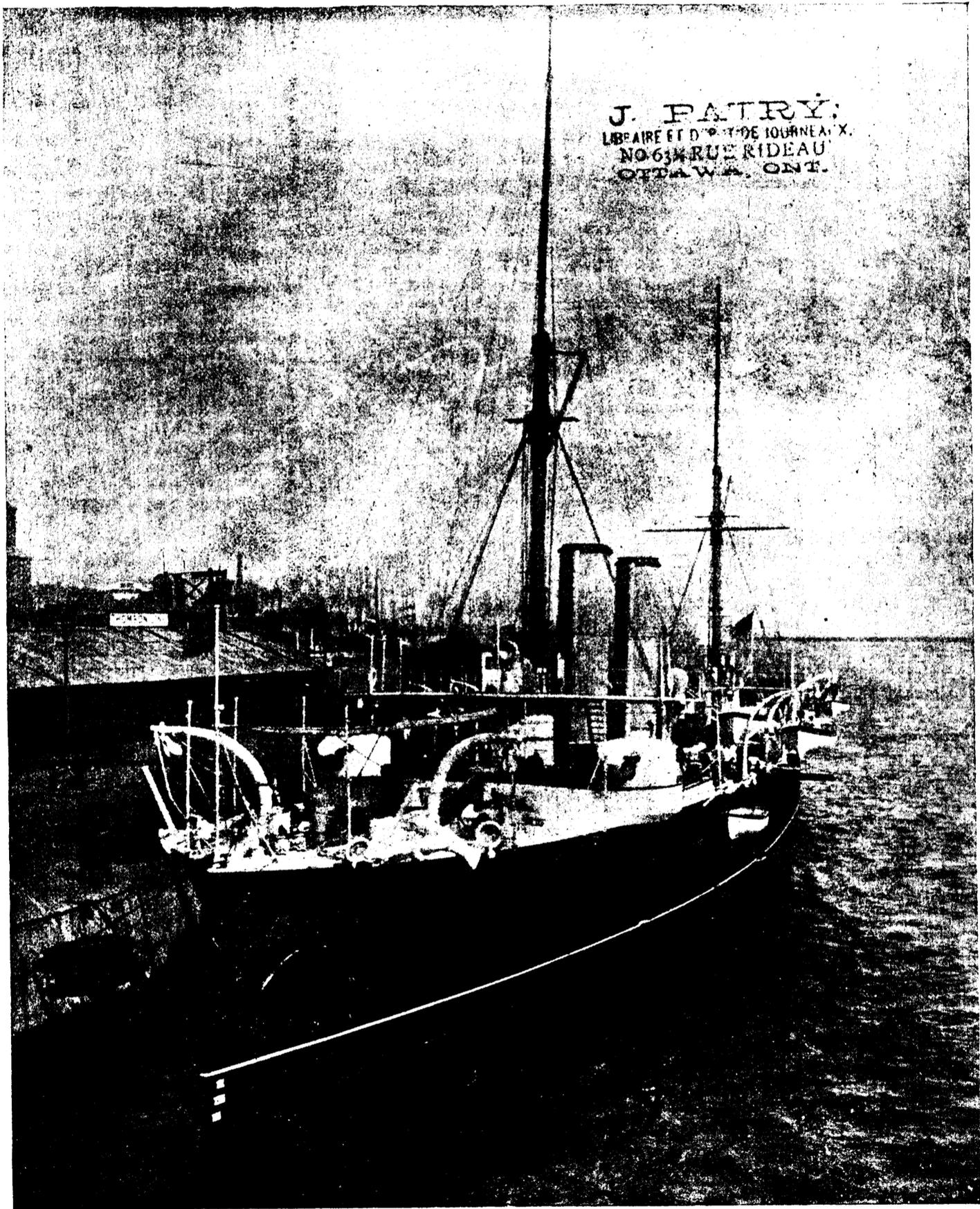
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9<sup>ME</sup> ANNEE, No 438—SAMEDI, 21 SEPTEMBRE 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES MARINS ANGLAIS A MONTRÉAL — LA MAGICIENNE

Photographie B. Chalifoux—Photogravure Armstrong

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 SEPTEMBRE 1892

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du Monde Illustré, par Jules Saint-Elme.—Le bienfait d'une romance, par Pedro.—Poésie : Le centenaire, par I. H. Brodeur de Lavigne.—Nouvelle littéraire : Désillusion, par J. Martin.—Nos gravures, par Jules St-Elme.—Pensées sur la femme.—Nos primes du mois d'août : Liste des réclameurs.—Biographie du Dr Alfred Laramée par Ths-N. Nesbitt.—Nouvelles à la main.—Pourquoi est-ce que j'écriis ! par Augustin Lellis.—Notes et faits : L'influence des fleurs ; L'invention des allumettes ; La folie du choléra ; Qu'est-ce que l'amour ; Pot de pensées.—Choses et autres.—Feuilletons : La Belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary ; Mademoiselle de Kerven (suite), par Xavier de Montépin.—Jeux d'esprit et de combinaison : Problèmes de Dames et d'Echecs.

GRAVURES.—Les marins anglais à Montréal : La Magicienne.—Un ballon de guerre allemand.—Le colonel Dodds, commandant en chef de l'expédition du Dahomey.—Vue générale du champ de l'Exposition provinciale, à Montréal.—L'Exposition provinciale à Montréal : Le palais de cristal.—Portrait de M. le Dr Laramée.—Gravure du feu leton.

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## ENTRE-NOUS.



EST scandaleux !

—It is a scandal, I have never heard of such a thing !

—Nos familles menacées, nos femmes, nos enfants !!!

—Our old honor !!!

Voilà ce que j'entends dire depuis quinze jours. Je ne voulais pas en parler, de peur de faire plus de mal que de bien en dénonçant ces

épouvantables choses, mais les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont le droit de savoir ce qui se passe, et, quoi qu'il puisse en résulter, je dois remplir le triste devoir qui m'est imposé.

—Il est dans la vie des peuples des circonstances z'ou (comme disait un bon vieux du pays d'Artois en commençant tous ses discours), z'ou se taire est un crime et parler un devoir.

De tout temps, il y a eu des scandales partout, en haut comme en bas, et Royer Collard n'a-t-il pas dit : "Il y a des scandales jusque dans le ciel, puisque certains astres sont réfractaires aux lois des astronomes."

\*\* Il y en a tant de ces scandales que je prends au hasard le premier qui me tombe sous la main—un scandale anglais.

C'est devant la Commission Royale, dont je vous ai parlé la semaine dernière, qu'il a eu lieu. Aussi, la commotion qu'il a causée est-elle loin d'être terminée, et l'on en parlera longtemps sous

le chaume du pauvre et les lambris dorés des millionnaires du vaste empire britannique.

Il s'agissait, comme vous le savez, de la question de la vente des spiritueux, et M. Lamb, inspecteur du revenu, à Montréal, était sur la sellette des témoins. Voici le rapport publié par les journaux du crû :

"Quand nous intentons des poursuites contre des citoyens de la partie Est, nous sommes plus certains d'obtenir un jugement équitable.

"Q.—Comment cela ?

"R.—Chez les Canadiens-français nous pouvons nous attendre à des témoignages véridiques et sincères, tandis que dans la partie Ouest il est presque impossible de trouver des témoins pour faire condamner les accusés. Dans la partie Ouest, je n'intente guère de poursuites, parce que les témoins se parjurent la plupart du temps, ce qui me fait perdre tous mes procès.

"Q.—Avez-vous plus de confiance dans le témoignage d'un Canadien-français catholique que dans celui d'un protestant ?

"R.—Oui ! d'après ce que j'ai pu constater dans ces procès.

"Q.—Vous portez un nom anglais ; êtes-vous catholique ou protestant ?

"R.—Je suis protestant."

\*\* Ces paroles étaient à peine prononcées qu'elles furent répandues avec la rapidité d'un microbe cholérique, du levant au ponant, et deux heures après, il n'était question dans tout Montréal que de cette réponse ; le télégraphe la transmit aussitôt aux journaux du Canada, des Etats-Unis, d'Angleterre et d'Europe et, aujourd'hui, chacun commente ce témoignage qui semble mettre en doute l'existence de sens moral chez toute une race.

Je crois bien que M. Lamb n'a pas voulu aller aussi loin, mais le scandale qu'a créé sa déposition n'en a pas moins un retentissement énorme.

\*\* Autre scandale qui nous intéresse tous sans distinction de race, et qui prouve que nous, nos femmes et nos enfants, nous sommes exposés à devenir victimes du crime d'un seul individu ou de ses pareils.

Vous savez quelles précautions on prend ou plutôt on a l'air de prendre pour empêcher le choléra d'envahir notre pays, mais il paraît que nous n'en sommes pas plus à l'abri pour cela, aussi est-ce avec stupeur que la métropole commerciale du Canada apprit dernièrement qu'un navire venant d'Europe, après être passé devant la quarantaine de la Grosse Ile sans s'y arrêter et sans être visité par les médecins, venait d'entrer dans son port.

On n'y croyait pas, on ne pouvait pas y croire, et cependant rien n'était plus vrai.

Le capitaine, malgré les conseils de son pilote, avait refusé de s'arrêter à la quarantaine et poursuivi sa route sans s'occuper des règlements et sans s'inquiéter des conséquences de sa conduite coupable.

\*\* On admire aujourd'hui le dévouement de ceux qui soignent les cholériques et on a raison, car autrefois, il n'y a pas bien longtemps, bien que les règles d'hygiène fussent alors peu observées, on prenait beaucoup plus de précautions que de nos jours pour soigner les malades du choléra ou de la peste et les médecins eux-mêmes portaient, en 1720, un costume aussi ridicule que peu protecteur.

"C'était, dit Chéreau, une robe enveloppant tout le corps et que complétait un capuchon de même étoffe, percé, au niveau des yeux, d'ouvertures fermées par un cristal. Le nez, en forme de bec d'oiseau, servait à la respiration ; il était plein de parfums balsamiques. Les mains étaient couvertes de gants remontant jusqu'au milieu de l'avant-bras. Ainsi costumé, le médecin s'avancé, un bâton de bois blanc à la main. Il s'arrêtait à deux pas des malades et se mettait de côté pour ne pas recevoir leur haleine. Le prêtre se servait pour donner la communion, d'une vergette d'un pan et demi, au bout de laquelle se

trouvait un croissant d'argent pour porter le saint-sacrement dans la bouche du malade. De l'autre main, il serrait étroitement la manche de son surplis et de son habit, et il était recommandé à tout le monde de ne jamais s'asseoir ni se mettre à genoux dans la salle et de faire attention à ce que les bords du vêtement ne touchassent pas le sol.

"L'habit contre la mort a été porté au commencement de notre siècle, jusqu'en 1815. Les médecins se servaient de grandes perches pour soulever les couvertures des malades et de longues pinces pour toucher leurs effets. Est-il besoin de dire que ces précautions ridicules n'empêchaient pas les personnes que leur devoir retenait dans un pareil enfer d'y contracter la peste et d'en mourir."

\*\* Oui, tout est bien changé aujourd'hui, tellement changé que, si l'on en croit les dernières dépêches d'Europe, le choléra ne sera bientôt pas plus à craindre que la petite vérole, pour les personnes vaccinées.

C'est encore de Paris que nous arrive cette bonne nouvelle, et c'est toujours du laboratoire de l'immortel Pasteur que sort cette découverte, le vaccin du choléra, et quand on constate les ravages que la peste et le choléra (deux noms différents qui aboutissent au même résultat), ont fait pendant tant de siècles, on comprend toute l'importance de cette découverte.

Au XIVe siècle, la peste noire enleva, en quatre ans, le tiers de la population du monde. Nos épidémies les plus grosses sont insignifiantes à les comparer à celles d'autrefois.

Alors, comme un peu encore aujourd'hui, on accusait les Juifs d'empoisonner les chrétiens. A Strasbourg on en brûla 2,000, à Mayence 12,000. Ces atrocités n'ont fini qu'à la fin du seizième siècle.

Mais j'en reviens au vaccin du choléra.

Il existe, il est indéniable, de nombreuses expériences ont été faites, et j'espère voir bientôt le Dr Gauvreau, de Québec, ajouter à son établissement un laboratoire pour la production du vaccin du choléra, comme pour le vaccin de la variole.

\*\* Troisième scandale... encore anglais, comme le premier, et c'est Lord Dufferin qui l'a causé.

Cet excellent Lord Dufferin, qui a laissé de si bons souvenirs au Canada, qui l'eût cru capable de cela ? Mais il n'y a pas à contester le fait, puisqu'un journal de Saint-Malo l'annonce en ces termes :

"On a annoncé, dit cet organe breton, l'arrivée à Saint-Malo de Lord Dufferin, ambassadeur d'Angleterre à Paris, qui devait visiter les côtes de Bretagne, sur son yacht *Lady Hermione*.

"A cette occasion, M. Lionel Radiguet, nous écrit une lettre indignée dans laquelle il rappelle que, "non content d'organiser une véritable conspiration contre l'entente franco-russe, le marquis de Dufferin a collaboré à un plan d'annexion des cinq départements bretons à l'Angleterre, dans l'hypothèse d'un démembrement du territoire français à l'issue d'une guerre malheureuse."

"M. Radiguet demande qu'on "assomme" cet ambassadeur. Le procédé est un peu violent et nous ne saurions l'admettre."

Notre confrère malouin a raison, le procédé est effet un peu extra-parlementaire, mais vous voyez qu'il ne fait pas toujours bon se promener sur les côtes de Bretagne.

\*\* J'en ai fini avec les scandales et, pour vous remettre un peu des émotions que je vous ai causées volontairement, j'ai le plaisir de passer à d'autres sujets :

Le gouvernement de la République française vient de décorer, comme chevalier de la Légion d'Honneur, une sœur de charité, Mme Meurier, en religion, Sœur Sainte-Elizabeth, de la Congrégation de Saint-Vincent de Paul.

Les titres à cette haute distinction étaient ainsi indiqués : "Dirige depuis trente-deux ans, avec un dévouement admirable et une activité infatigable l'orphelinat des Petits Mousses, dit de Notre-Dames-des-Flots, qu'elle a fondé à Dieppe."

Les religieuses décorées étaient rares sous l'em-

pire, mais leur nombre augmente sous cette sata-  
née République !

\* \* Un de mes amis, de la vieille cité de Cham-  
plain (style usuel), faisait dernièrement cette ré-  
flexion pleine de profondeur :

—On a tort de dire que Québec n'a pas d'amu-  
sements, car il y en a beaucoup chez nous, mais le  
mal est que toujours un événement quelconque  
vient nous empêcher d'en jouir.

—Comment cela ?

—Trois exemples, depuis quinze jours :

“ La musique devait jouer lundi sur le terrain ;  
il a plu.

“ La musique devait rejouer samedi ; il faisait  
beau, mais la lumière électrique s'est éteinte tout  
à coup et chacun s'en est retourné chez lui.

“ Hier, nous avions une bonne troupe qui devait  
jouer *Faust*. La salle était comble, mais les cos-  
tumes des acteurs et les décors n'étaient pas en-  
core arrivés à dix heures du soir. On a rendu  
l'argent et nous sommes allés nous coucher sans  
musique.”

Ces observations sont assez justes, et on pour-  
rait en faire d'autres dans un ordre d'idées diffé-  
rent.

“ L'eau de l'aqueduc de Québec est très pure là  
où on la prend, à Lorette, mais les Québécois  
boivent un liquide infect à cause des ruptures qui  
ont lieu presque tous les jours sur le parcours, de-  
puis la prise d'eau jusqu'à la ville.

“ L'aqueduc de Québec est une admirable grande  
route ouverte à tous les microbes malfaisants.”

\* \* Pas un marin n'a déserté de l'*Aréthuse* ni  
du *Hussard* pendant le séjour de ces deux navires  
dans les eaux canadiennes ; pas un marin, et ce-  
pendant il y a eu deux désertions.

Les deux déserteurs sont des musiciens.

A ce propos, un officier français me faisait re-  
marquer que les musiciens désertent facilement et  
que le chiffre *deux* est fatal. Preuve :

La *Galissonnière* : 2 musiciens déserteurs.

La *Flore* : 2 “ “

La *Minerve* : 2 “ “

La *Naiade* : 2 “ “

L'*Aréthuse* : 2 “ “

L'un des derniers déserteurs est marié et père  
de trois enfants !

—Heureusement, ajoutait l'officier en question,  
aucun de ces gens-là n'est marin.

\* \* Le rayon à côté de l'ombre. La réhabilita-  
tion de la cigale musicienne, par le doux poète Jean  
Aicard :

La Fourmi dit à la Cigale :  
“ Quand cesseras-tu ta chanson,  
O paresseuse sans égale,  
Et que ne fais-tu ta moisson ?  
Vois tout ce qu'en mon trou j'emporte !  
Viens avec moi, tu me verras  
Enfouir mes bons grains en sorte  
Que sous terre ils ne germent pas.”

La Cigale lui dit : “ Sous terre  
J'ai vécu longtemps loin du jour.  
Laborieuse et solitaire,  
Je préparais mon chant d'amour.  
J'appris le travail de la sève,  
Les secrets du sillon troublé.  
Et je préfère un grain qui lève  
A tes greniers où meurt ton blé.”

\* \* Une énigme, proposée dernièrement, dans  
un dîner donné sur l'*Aréthuse*.

Enlevez-moi ma première lettre ;  
Enlevez-moi ma deuxième lettre ;  
Enlevez-moi ma troisième lettre ;  
Enlevez-moi toutes mes lettres, et je serai tou-  
jours le même.

—De quoi s'agit il ?

Réponse : Du facteur des postes !!!



NOTE.—Dans ma dernière causerie on me fait  
dire que M. Schlumberger était “ capitaine de vais-  
seau ” et on continue en me le faisant appeler : le  
“ capitaine Schlumberger, ce qui est absurde ! J'a-  
vais écrit : “ lieutenant de vaisseau.”

Dans la marine, on dit toujours en parlant d'un  
lieutenant de vaisseau, le capitaine un tel.

Quand il s'agit d'un capitaine de vaisseau, on dit  
“ le commandant.”

On a mis aussi “ héros ” pour “ héros ” !!!  
L. L.

CARNET DU “ MONDE ILLUSTRÉ ”

Jeune encore dans ses progrès scientifiques, notre  
nationalité canadienne-française a néanmoins déjà  
produit, en divers genres, bien des hommes distin-  
gués. Celui que nous plaçons aujourd'hui, avec  
honneur, dans notre galerie canadienne, était de  
ceux-là. Le Dr Laramée, le savant professeur à  
la Faculté médicale de notre université catholique,  
Laval, à Montréal, était bien digne de figurer dans  
ce bataillon d'élite. La fidèle biographie que lui  
consacre un ami, de ses élèves, le démontre bien.

\* \*

On nous rapporte que le malheureux abbé  
Guyhot, qui a si tristement fait parler de lui, ces  
temps passés, réparera bien vite par l'héroïsme du  
sacrifice l'énormité de sa faute. Il serait sur le  
point de se dévouer aux “ Missions étrangères.”  
Si cette nouvelle est exacte, et nous l'espérons, il  
deviendra digne de pardon. A tout péché miséri-  
corde, et pas un chrétien vrai ne voudra refuser  
de suivre le noble exemple du Sauveur, qui par-  
donna ses crimes à Madeleine repentante. De  
même, s'il expie sincèrement, dans le prêtre qui  
tombe, on devra oublier le coupable pour admi-  
rer le repentant.

\* \*

Notre excellent confrère et collaborateur, M.  
G. A. Dumont, m'offre une jolie plaquette litté-  
raire que vient de publier la librairie Sainte-Hen-  
riette qu'il dirige avec tant d'habileté et de succès.  
Les *Lettres d'un Etudiant*, que M. Dumont s'est  
lui-même chargé de présenter aux lecteurs, dans  
une sincère préface, forment une compilation heu-  
reuse et qui mérite de rester. Elles ont pour au-  
teur un M. Louis Audet, qui fut élève au collège  
de Montréal, puis, maître d'école, et mourut à  
vingt-et-un ans, à Saint-Louis de Gonzague, comté  
de Beauharnois. La perfection littéraire y est  
sans doute un peu dissimulée par le mal de jeu-  
nesse, mais il y paraît quand même un réel talent,  
distingué, qui charme. M. Dumont a bien fait  
d'éditer ces reliques littéraires.

La modicité de prix de cet ouvrage, dix centimes,  
le met à la portée de toutes les bourses. Il sera  
populaire.

\* \*

Notre MONDE ILLUSTRÉ a droit de se réjouir,  
en constatant que son œuvre, florissante et de plus  
en plus populaire, bien que modeste d'allures et  
d'ambitions, se rallie des adhérents, entraîne par  
l'exemple, crée une louable émulation et va faire  
école. C'est la nouvelle consolante, le témoignage  
bien honorable que nous apporte, dans son dernier  
numéro, notre jeune confrère, *La Fortune*. Il  
déclare avoir choisi comme prototype LE MONDE  
ILLUSTRÉ, et, “ sans le jalouser, n'avoir d'autre am-  
bition que de perfectionner son système.” Voilà  
bien, pour les efforts courageux qu'il promet de  
faire, un louable motif, et nous l'en félicitons vive-  
ment. En toute sincérité, nous nous réjouissons  
à la pensée que le public amateur en bénéficiera.  
Aussi, pour tout le temps qu'il persévérera dans ces  
bonnes résolutions, nous pouvons assurer *La For-  
tune*, notre gentil cadet—nos quatre cent vingt-  
deux semaines de préexistence consacrent ample-  
ment ce droit d'aïnesse—de notre plus loyale  
sympathie.

\* \*

LE MONDE ILLUSTRÉ insère avec plaisir cette

poésie dédiée à M. de le notaire J. Bonin et sa  
dame, à l'occasion de leurs noces d'argent, le 28  
août 1892, par notre estimé correspondant, M. Z.  
Mayrand, N.P.

Je me joins de tout cœur à votre aimable fête ;  
En accourt, empressé, votre noce s'appête.  
Sur vos fronts à tous deux se lit en lettres d'or :  
Et plus on s'est aimé, plus on s'aïore encor !  
Pour dignement décrire un *duo* si sublime  
Hélas, pardonnez-moi, je cherche en vain la rime

Après vingt-cinq printemps d'union conjugale,  
Egardez, couple heureux, le bonheur qui s'épale :  
Ces enfants chéris, cadeaux de vos amours,  
Et ces nombreux amis, vos compagnons d'enfance,  
Hélas ! à ce concert leur douce souvenance.  
Il faut se reporter à ce beau jeune temps,  
Se faire illusion, revenir à vingt ans,  
Et voir lune de miel dans sa magnificence !

Contre-Cœur, 28 août 1892.  
JULES SAINT-ELME.

LE BIENFAIT D'UNE ROMANCE

Oui, je doutais de l'espérance,  
Et du bonheur et de l'amour,  
Et ce doute, affreuse souffrance,  
Était mon mal de chaque jour.

Qui es-tu, ô poète, qui as parlé ainsi ?  
As-tu passé par la route aride et déserte que je  
poursuis, ou bien as-tu lu dans mon âme, pour t'ins-  
pirer ?

As-tu vu ce doute poignant, l'as-tu senti ?  
Connais-tu cette crainte cruelle, de n'aimer jamais ?  
Hélas ! je t'interroge et tu n'es pas là pour me  
répondre ; tu n'es pas là pour me dire que tu as  
longtemps cherché en vain où poser ton cœur, où  
attacher ton âme.

Nul doute, pourtant, qu'il en a été ainsi, ta  
plainte me l'assure : oui, tu as pleuré de mes  
larmes, rêvé de mes rêves et souffert de mes souf-  
rances ; tu as senti, comme moi, ton cœur se ser-  
rer à la pensée de mourir avant d'avoir connu  
l'amour ; avant d'avoir dépensé de cette richesse  
d'affection, qui se trouvait à l'étroit en toi-même.

Oui, je veux croire que les vœux que je fais, tu  
les as formés, les besoins de tendresse que j'éprouve,  
tu les as éprouvés avant moi. . . . pourquoi ? je ne  
saurais le dire, mais cette croyance fait briller à  
mes yeux un bien doux rayon d'espoir que, comme  
toi, après avoir déploré le vide de mon cœur, je serai  
enfin conduit par Dieu, à cette âme sœur de la  
mienne vers qui vont tous mes soupirs. . . .

Où es-tu, douce nymphe que je dois aimer ? Dis-  
moi ton nom, le nom de ton pays ; mais ne tarde  
pas, n'attends pas que le temps, en dépouillant  
mon front, entoure mon cœur des glaces du vieil  
âge. . . . viens, pendant que je suis jeune et ardent :  
si tu savais comme tu serais aimée, fêtée et adu-  
lée !. . . . En retour, je ne te demanderai qu'un  
regard de tendresse, un long baiser de ta lèvre,  
et je serai heureux !. . . . Mon désir sera accompli,  
j'aurai aimé !. . . .

Pardonne-moi poète, de t'avoir quitté pour  
suivre un fantôme. . . . Je reviens à toi pour écou-  
ter tes consolantes paroles.

Puisque ton avenir s'est éclairé, pourquoi n'en  
serait-il pas ainsi du mien ; puisque tu as ren-  
contré un ange, pourquoi ne rencontrais-je pas une  
femme ? Et cette femme, je l'aimerai tant, qu'à  
son tour elle partagera ma flamme. . . . O vision  
charmante ! que tu ranimes mon courage, que de  
joies tu me fais entrevoir, tu me donnes la foi,  
chassant le doute qui me torturait.

Maintenant, je suis fort pour attendre, car. . . .  
je crois à l'espérance, au bonheur et à l'amour !

PEDRO.

Quand vous hésitez entre deux femmes, ne vous  
décidez jamais. Vous regretteriez toujours l'autre !

Le mariage est le champ de bataille où se ren-  
contrent, pour une lutte éternelle, l'ordre social,  
l'idéal religieux, les emportements de la passion et  
les faiblesses de la nature.—HENRY FOUQUIER.



## LE CENTENAIRE

AUX PREMIERS COLONS DES CANTONS DE L'EST

Un siècle ! c'est beaucoup dans l'histoire du monde.  
 Une génération, même la plus féconde,  
 Presque toute en cent ans, naît et passe à trépas ;  
 Rares les blancs cheveux qui n'y succombent pas ;  
 En cent ans que de fait et que de grandes choses ;  
 Que de traits de splendeur, que d'œuvres grandioses !  
 Quoi, dans un siècle on voit le trône s'élever,  
 Devant le conquérant tout à coup s'écrouler.  
 Votre œuvre, ancêtres preux, n'était pas de la guerre,  
 Mais vous avez bien su défendre notre terre.  
 Au moment du péril, quand grondait le canon,  
 Vous avez été grands, dignes de votre nom.  
 On a pu vous braver, vous forcer par le nombre ;  
 Mais vous n'avez jamais, même au jour le plus sombre,  
 Reculé d'un seul pas. Le Canadien est fort  
 Quand il défend son droit, brave jusqu'à la mort.  
 Pour protéger nos murs, défendre la frontière,  
 Vous avez montré tous une âme forte, altière.  
 Ancêtres preux, honneur à vous, comme soldats ;  
 Car vous avez livré de glorieux combats.  
 Votre nom est béni votre histoire est sans tache ;  
 A vos noms, Canadiens, c'est l'honneur qui s'attache.  
 C'est surtout sur le sol qu'ont porté vos labeurs ;  
 Vous l'avez bien souvent arrosé de vos sueurs.  
 De nos riches cantons vous avez vu l'enfance ;  
 Vous les avez légués à votre descendance,  
 Après les longs travaux d'un dur défrichement.  
 Traçons en lettres d'or : Courage, dévouement.  
 Célébrons, célébrons ensemble cette fête ;  
 Que le concours de tous en ce grand jour se prête.  
 Ancêtres glorieux, pionniers de valeur,  
 Recevez de vos fils ce légitime honneur.  
 De vos grandes vertus tressant une couronne,  
 A genoux, recueilli, le peuple vous la donne.  
 Au centre des Cantons, du champ de vos travaux,  
 Nous voulons honorer vos talents les plus beaux.  
 Bien haut qu'un monument s'élève à votre gloire,  
 Réditant vos bienfaits, retraçant votre histoire.  
 Qu'il soit de pierre et reste au site bien des ans,  
 Répétant votre nom à tous vos descendants.  
 Et que, pour couronner votre vie édifiante,  
 On y lise ces mots : " À la race vaillante ! "

L. H. BRODEUR DE LAVIGNE.

Sherbrooke, 6 septembre 1892.

## DESILLUSION

NOUVELLE LITTÉRAIRE

*Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.* — TERENCE.  
 (Je suis homme, et rien de ce qui touche à l'humanité ne doit m'être étranger.)



QUAND, après avoir quitté l'immense gare de la ville de Marseille, cette ancienne colonie phocéenne devenue aujourd'hui, par sa superbe situation, la perle de la Méditerranée et le point convergent de notre commerce vers les Echelles du Levant et de l'antique Orient, vous suivez la voie ferrée qui longe presque continuellement la côte jusqu'à la frontière italienne, pour vous diriger vers Toulon, notre grand port de guerre qui commande le Midi de la France, avant d'arriver dans cette dernière ville, vous traversez l'un des endroits les plus tristes sans doute, mais peut-être des plus pittoresques du monde, si l'on s'en tient au côté poétique : ce sont les dernières ramifications des Alpes de Provence et, tout près de là, les fameuses gorges d'Ollioules.

A partir d'Aubagne jusqu'à Saint-Cyr, le pays, d'abord plat, devient de plus en plus accidenté et les contreforts de la Sainte-Baume et des monts des Maures se dressent tout à coup devant vous avec leurs cimes argentées et sauvages, comme une énorme muraille infranchissable, jetée là par la nature et qui semble dire à l'homme : tu n'iras pas plus loin.

A un moment donné, on se trouve dans un en-

droit si resserré, les versants de la montagne, formés d'une roche grisâtre qui surplombe sur vos têtes, menaçant à tout instant de s'effondrer et de vous engouffrer, sont tellement escarpés, qu'un frisson indescriptible parcourt tout votre être et que vous croyez, en sortant de cet abîme, avoir visité quelque souterrain infernal.

Dans cet espace si étroit, dans ce lieu désert où pas une plante ne pousse, un silence éternel et terrible règnerait continuellement, s'il n'était interrompu aux mêmes heures de la journée par le cri strident d'une locomotive entraînant avec elle quelques wagons de voyageurs ou de marchandises, dans sa course folle, par le glapissement nocturne de quelque renard caché dans une anfractuosité de rocher, ou le plaintif ululement des chouettes qui ont établi leur demeure dans les ruines de l'antique manoir qui dresse encore sa tête altière sur la crête rocailleuse de ces monts, et garde dans son sein le secret mystérieux des temps passés.

Deux jeunes gens du même âge, Frédéric Hantz et Jean Müller, dont les parents, d'origine alsacienne, s'étaient établis en Provence quelques années avant la guerre de 1870, étaient nés, le premier à Evenos et le second à Ollioules, deux localités séparées par les fameuses gorges. Après avoir été de bons élèves à l'école primaire, ils avaient continué leurs études au lycée de Toulon, où tous les deux s'étaient fait remarquer par leurs rapides progrès. Ayant obtenu leur grade de bachelier, à dix-huit ans, le premier, nature moins ardente que le second, mais passionné pour la littérature, voulait devenir un écrivain de talent, un nourrisson des Muses, avoir un nom célèbre, tandis que le second ne songeait rien moins qu'à se lancer dans la vie politique et à faire retentir la tribune de ses accents oratoires, patriotiques et enflammés, capables d'entraîner les masses et de l'élever du coup au rang des tribuns les plus distingués.

L'un et l'autre avaient déjà obtenu quelque succès, et l'on commençait à s'entretenir de leurs travaux, lorsqu'ils perdirent presque en même temps leur père, ce qui les obligea de rentrer à Evenos et à Ollioules, d'où ils étaient partis depuis cinq ou six ans. Ils ne s'étaient plus revus, Hantz ayant voyagé en Europe pour compléter son bagage littéraire, et Müller étant allé directement à Paris, le centre du monde pour la vie intellectuelle et politique, le foyer d'où partent toutes les étincelles qui enflamment le cœur comme un coup de foudre et remplissent l'esprit de ces idées modernes qui poussent les peuples dans la voie du progrès et de la civilisation.

Après avoir séjourné pendant plus de deux mois auprès de leurs parents, ils repartirent ensemble pour Paris, avec l'espoir de se faire un nom célèbre tous les deux. Si la littérature est une charmeuse pour les esprits cultivés et les intelligences d'élite, la politique, avec ses passions violentes et souvent furibondes, nous entraîne vers des horizons inconnus, enflamme notre âme et fait de l'homme un orateur incomparable qui tient la foule sous l'enchantement magique de son langage spirituel et imagé, ou le transforme en ce fougueux tribun qui sait convaincre les masses et les façonner à sa volonté. Dans les deux cas, il est très difficile de réussir : l'on peut aisément rester toute sa vie au-dessous du médiocre ou obtenir spontanément son heure de célébrité. La littérature, comme la politique, a des hauts et des bas : tel qui monte aujourd'hui et excite l'admiration est méprisé le lendemain, tandis qu'un autre marche lentement, à petits pas bien comptés, et, semblable à l'aube matinale qui, n'étant d'abord qu'un point imperceptible à l'horizon, s'étend peu à peu dans l'espace infini, il s'élève au-dessus du vulgaire pour l'éclairer de ses lumières.

Les voilà donc rentrés dans la capitale, chacun poursuivant son but avec opiniâtreté et par des moyens plus ou moins directs. Müller était devenu l'un des orateurs les plus populaires de la grande ville ; il assistait à toutes les réunions où les fluctuations de la politique étaient en jeu et se faisait acclamer par sa parole vibrante, concise, passionnée, qui frappait à droite et à gauche, d'estoc et de taille, et soulevait les auditeurs dans un enthousiasme indescriptible. On voyait en lui le futur représentant du peuple, celui qui saurait au

besoin défendre la cause des prolétaires contre les tentatives audacieuses des aristocrates, et qui ferait retentir les voûtes du palais Bourbon de ses mâles accents, empreints d'une patriotique et légitime fierté, pour les justes revendications sociales. Il était devenu l'enfant gâté des plébéiens et un mot, un geste de lui, auraient suffi pour tout bouleverser et conduire la populace à l'assaut même du gouvernement, pour faire triompher les principes démagogiques.

Hantz, au contraire, d'un caractère doux et presque timide, se tenait à l'écart, vivait paisiblement dans une modeste chambre de la rue Laffitte, et ne se sentait vraiment heureux que lorsqu'il était seul, en face de ses chers livres qui, pour lui, constituaient le *nec plus ultra* de la vertu et du bonheur. Philosophe par nature, solitaire par instinct et par amour de l'étude, assez lettré pour occuper une bonne place parmi les favoris des Muses, il travaillait nuit et jour à une pièce dramatique en cinq actes, qui, dans sa pensée, devait lui donner en même temps et la célébrité et la fortune.

A force de labeurs, de nuits passées dans l'insomnie et dans le rêve, il avait composé un ouvrage intitulé *Cornélie ou la mère des Gracques*, irréprochable par le fonds et par la forme, à grand effet, ne manquant ni de bon sens ni d'originalité, aux proportions bien gardées et bien établies, qui devait révolutionner le théâtre et devenir une espèce de romantisme classique, capable d'exciter immédiatement l'admiration et l'enthousiasme des grands lamas de la littérature contemporaine.

Que d'étranges illusions il se faisait sur son œuvre, composé dans le silence et la solitude, où il aurait dû rester toujours, et comme il escomptait par avance les chances de son succès ! Jeune homme à l'âme pure mais naïve, tu dois savoir qu'aujourd'hui, pour percer les enveloppes mystérieuses de la célébrité, il faut être le thuriféraire de ces dalailamas orgueilleux qui officient pontificalement sur le grand autel d'Apollon et ne se laissent que difficilement approcher, si on ne leur fait pas un abandon complet de sa dignité. A eux les honneurs, à eux les charges considérables, à eux la gloire avec tout son cortège de faveurs et souvent d'injustices !... Si vous voulez réussir, faites-vous très humbles devant leur fatuité, fusiez-vous plus grand qu'eux, de plusieurs coudées ; et quand bien même vous auriez produit des œuvres durables et sérieuses, dignes de passer à la postérité. Sinon, si vous ne savez pas obéir, si votre cœur se révolte contre tant de bassesses, gare la culbute !... Vous avez beau devenir un esprit distingué, écrire des ouvrages splendides et des plus utiles, être un littérateur de premier ordre, la dégringolade n'en sera que plus rapide, tant il est vrai que la roche Tarpéienne est si près du Capitole. Pour contenter leur insatiableté, que faut-il ? Tout bonnement s'éclipser devant eux : s'ils vous soupçonnent seulement d'être un heureux rival, malheur à vous ! Jamais vous n'entrerez dans le giron de leur cénacle, car les portes resteront despotiquement fermées, fussiez-vous le plus digne et le plus brillant des esprits cultivés. O terrible vanité humaine !

Hantz, plein de confiance dans sa bonne étoile, après avoir relu et corrigé son manuscrit, l'avait envoyé au directeur d'un des principaux théâtres de la capitale, pour le soumettre à l'appréciation d'une commission de lettrés qui, après lecture, devait admettre ou rejeter la pièce et indiquer les corrections, le cas échéant, si le drame était reçu par cette seconde catégorie des omnipotents des belles-lettres. Il attendait donc avec impatience le jugement qui serait rendu, ignorant que le plus souvent les productions littéraires, même les plus parfaites, sont impitoyablement jetées dans les cartons de la direction, d'où elles ne sortent qu'après un temps plus ou moins long, sur la demande d'influences occultes, quelquefois mal disposées pour les auteurs inconnus.

Puis, un beau jour, tandis que l'écrivain espère encore en son succès, on vient lui dire : " Votre pièce n'est pas admise, elle n'a pas eu la chance de plaire aux membres de la commission, parce que vos alexandrins manquent de chaleur et que vos rimes sont mal accouplées." Quel coup de massue alors pour le pauvre littérateur et quelle désillusion ! Et de quel droit d'abord vous proclamez-

vous poète ? Oubliez-vous donc qu'il n'y a qu'un petit nombre de natures d'élite qui puissent aborder sans danger la poésie ? Si vous n'êtes pas de ces natures-là, si l'inspiration vous vient mal et si vous avez quand même la fièvre de faire des vers, souvenez-vous que la misère vous attend ; si vous voulez persister, plein de confiance dans votre talent et dans le don du génie que vous croyez posséder, la désillusion arrivera encore plus vite et vous mourrez mécontent, en maudissant toutes vos espérances trompées.

Notre héros se trouvait précisément dans ces conditions et semblait convaincu de sa réussite : il espérait toujours ! . . .

Son ami Müller, qui ne cessait de poursuivre aussi ses idées chimériques, avait tellement baissé dans l'esprit du public, qu'il était presque oublié et que la désillusion finissait par le rendre raisonnable. Il chercha donc à persuader le pauvre Hantz que le mieux était de rentrer dans la famille et, qu'après avoir vécu pour ainsi dire comme des enfants prodiges, dépensant follement toutes les forces de leur jeunesse, rien n'était encore perdu, à la condition de se ranger et d'abandonner toutes ces illusions trompeuses qui les conduisaient fatalement à la misère et peut-être même à la folie.

Notre poète écouta sans répondre les raisons alléguées par son ami. Il semblait réfléchir. A la fin, une larme brûlante coula sur sa joue et, se jetant dans les bras de Müller, il lui répondit simplement :

— Oui ! . . .

— Victoire ! s'écria le jeune tribun, tu partages mes convictions ; nous rentrerons dans le pays natal, auprès de nos parents qui nous chérissent et, sous le beau ciel de la Provence, nous nous consolerons de nos espérances déçues, en élevant honorablement une nouvelle famille !

Malgré les résistances du poète, malgré son vif désir d'attendre encore quelques jours pour connaître le résultat de l'examen de son drame, Müller l'entraîna par son éloquence persuasive et, le lendemain, les deux amis roulaient sur la ligne de Marseille, l'un très heureux de quitter la grande ville où après avoir obtenu quelques succès il était maintenant oublié, et l'autre pleurant amèrement sur sa gloire avortée.

De retour auprès de leurs parents et de leurs amis, ils se reposaient tranquillement sur cette terre hospitalière qu'ils n'auraient jamais dû quitter, où le travail et la vie paisible assuraient le bonheur de ceux qui savaient se contenter de peu et qui n'avaient pas d'ambition.

Cela dura quelques mois. Déjà la tranquillité absolue avait remplacé la vie agitée de nos deux jeunes gens et leur esprit, plus calme, ne songeait presque plus aux rêves chimériques qui avaient troublé leur jeunesse. Mais comme le bonheur est souvent éphémère, le hasard vint agiter de nouveau l'âme de notre poète.

Un de ses anciens amis de la capitale, auquel il n'avait pas annoncé son départ et qui ignorait son nouveau domicile, après avoir cherché pendant longtemps où pouvait bien se cacher le malheureux garçon, finit par savoir qu'il était rentré dans son pays natal. Immédiatement, il lui écrivit que, depuis quelques jours, son drame avait été reçu par acclamation, que dans une première représentation au Théâtre Français, il avait fait foule, et que son quatrième acte, le plus beau de tous, avait été bissé. Dès lors, ce fut fini. . . . Il voulut repartir pour Paris, afin de diriger lui-même les acteurs et d'assister à son triomphe dans une nouvelle représentation. O ambition ! quand tu nous tiens, il est impossible d'échapper à tes étreintes et tu nous conduis à notre perte par le chemin le plus rapide. Sa famille voulut bien essayer de le retenir, mais la fascination qui l'entraînait était trop forte : il partit, et hélas ! . . . pour toujours !

Trois semaines plus tard, ses parents et ses amis pleuraient sur une lettre bordée de noir, venant de Paris. Dans sa précipitation pour partir, Hantz était monté, par un temps horriblement froid, sur le siège du conducteur, qui n'était pas abrité contre le vent et la pluie. Il transpirait. En arrivant dans la capitale une pneumonie s'était déclarée et on l'avait conduit à l'hôpital où, après dix-huit

jours de cruelles souffrances, il était mort, victime de sa passion pour la gloire.

Dans son délire, il déclamaient les plus belles strophes de son chef-d'œuvre et faisait appel aux poètes malheureux : Gilbert, Malfilâtre, Escousse, Hégésippe Moreau, Elisa Mercœur, Dryden, Chatterton, Savage, etc., qu'il conviait au grand banquet des intelligences d'élite, des travailleurs malheureux de la gloire, comme il disait encore dans les râles de l'agonie, et qui, comme lui, avaient rendu l'âme sur un vieux grabat ou dans une modeste chambre d'hôpital, regrettant l'*aurea mediocritas* du poète, avant d'entreprendre leur grand voyage pour l'éternité.

La veille de sa mort, il avait prié l'interne qui le soignait d'annoncer sa triste fin à sa famille, ainsi qu'à son ami Müller, auquel il recommandait d'abandonner ses projets ambitieux et ses rêves chimériques qui conduisent le plus souvent à la misère et surtout à la désillusion.

J. Martin.

Armissan (France), 1892.

## NOS GRAVURES

### UN BALLON DE GUERRE

On s'est beaucoup intéressé, en Allemagne, à l'invention de Herr Richter, lieutenant d'artillerie, et Herr Majert, savant chimiste. Elle a pour but de débarrasser le gaz de l'humidité qu'il contient et en allégeant ainsi son poids augmenter son pouvoir d'ascension. De plus, les inventeurs suspendent la nacelle à un trapèze, pour diminuer d'autant les oscillations.

### " LA MAGICIENNE "

C'est le premier des deux seuls navires de guerre anglais, parmi les trois que commande le vice-amiral Hopkins, qui a pu remonter jusqu'à Montréal. Le *Tartar* l'a suivi depuis. Le *Blake*, au dire du commandant, a un trop fort tirant d'eau pour se risquer dans le chenal du Saint-Laurent, d'après les cartes et plans de l'amirauté anglaise.

La *Magicienne* a été photographiée, à quai, par un de nos artistes, M. B. Chalifoux. Cette page sera un joli souvenir à garder de la visite des marins anglais, tout comme pour les navires français nous avons déjà fait.

### L'EXPOSITION PROVINCIALE, A MONTRÉAL

Nos lecteurs nous sauront gré, bien sûr, de leur conserver ces vues, si fidèles et vivantes, rappelant la grande fête industrielle qui a duré du 15 au 22 septembre courant. Nous renvoyons tous les compliments, comme le plus grand mérite de la chose, à l'artiste distingué, M. Laprés, de Laprés et Lavergne, rue Saint-Denis, qui nous prête son précieux concours, pour le plus grand avantage des fidèles du MONDE ILLUSTRÉ. Tous les visiteurs reconnaîtront sans peine le vaste champ d'exposition, avec ses départements divers, et surtout le Palais de cristal, qui présentait un coup d'œil si féérique alors qu'il regorgeait des mille produits de l'industrie canadienne, spécialement, dans ses galeries, des ouvrages domestiques, tant admirés, sortis des mains de nos femmes canadiennes.

LE MONDE ILLUSTRÉ est heureux de payer ainsi son juste tribut d'hommages au succès de l'Exposition provinciale.

J. ST-E.

### LE COLONEL DODDS

Le colonel Dodds est, comme chacun sait, chargé du commandement en chef de l'expédition du Dahomey. Chacun a lu dans les journaux les brillants états de services de cet officier que sa connaissance parfaite de la contrée et ses rares qualités ont fait choisir pour la direction des hostilités.

Les opérations de guerre sont commencées. Elles ont été préparées avec un soin minutieux ; elles seront conduites avec intelligence et résolution par un chef responsable, libre de ses mouvements. Tout permet d'espérer, ou, pour mieux dire, tout promet que le succès sera complet. L'expédition, au surplus, s'engage dans des conditions entièrement nouvelles. C'est la première fois que l'on proportionne délibérément l'effort au résultat poursuivi ; c'est la première que l'on sait au juste ce que l'on veut ; c'est la première fois, surtout, qu'il n'a pas grande divergence de vues entre les partis et qu'il ne se greffe pas de questions politiques sur la question coloniale française. Tout le monde est d'avis qu'il faut en finir avec Behanzin ; tout le monde pense que le meilleur moyen, le moyen le plus économique, est de frapper fort et vite. A droite comme à gauche, on a confiance dans l'énergie du commandant, dans la vaillance et l'endurance des troupes de terre et de mer. Il ne reste donc qu'à attendre le grand calme, et qu'à envoyer au corps expéditionnaire le salut de la métropole.

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs le portrait du colonel Dodds, et nous envoyons à ce vaillant tous nos vœux pour la prompte réussite de son entreprise.

La France a confiance en lui.

## PENSÉES SUR LA FEMME

Les femmes nous doivent la plupart de leurs défauts ; nous leur devons la plupart de nos qualités.

La plus belle époque pour la femme a été celle de Noé, parce que dans ce temps-là on mettait du temps à vieillir.

Un sceptique a écrit cette pensée désolante :

" La femme que nous aimons n'est que dangereuse ; celle qui nous aime est terrible."

A quoi un plus sceptique, plus pessimiste encore, a ajouté :

" Heureusement, elle ne nous aime jamais ! "

## PRIMES DU MOIS D'AOUT

### LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Dane Léandre Lamontagne, 422, rue Cadieux ; J. A. Lapointe, 189, rue St-Martin ; Dame L. J. Tessier, 47, rue du Champ-de-Mars ; Alphonse Aubry, 315, rue Dorchester ; G. M. Raymond, 153, rue Cadieux ; Dame S. White, 39, rue Cherrier ; Dame F. Groulx, 5, carré Papin au ; Alp Chartrand, 987, rue Mignonne ; Louis Brousseau, 405, rue Wolfe ; A. Lamy, 200 $\frac{1}{2}$ , rue Sanguinet ; B. Blais, 355, rue Rivard ; A. J. Payette, 1467, rue Ste-Catherine.

Sherbrooke.—Delle Rose A. Turgeon, (\$50.00), 94, rue King.

Québec.—Dame D. Bélanger, 27, rue Dorchester, St-Roch ; Arthur Thibault, 19, rue St-Réal, faubourg St-Jean ; Dlle Joséphine Paquin, 196, rue Richelieu ; Delle Victoria Carignan, 123 rue de la Couronne, St-Roch ; Delle Philomène Hémond, 179, rue Prince-Édouard, St-Roch ; L. Mercier, 2 3, rue Richardson, St-Roch ; Dr Giasson, 450, rue St-Joseph, St-Roch ; Onésime Boiteau, 2, rue Provost, faubourg St-Jean ; A. Dion, 267, rue St-Valier, St-Sauveur.

St-Henri de Montréal.—Dame Alexandra David, 99, rue St-Augustin ; Azavie Guimond, 9, rue St-Jean.

Pôle St-Charles.—Alfred Duplandi, 765, rue Charlevoix.

St-Cuntynde.—Ovila Godchild, 336, rue Richelieu.

Lachine Locks.—Wilbrod Des'auriers.

St-Paul de Chester.—A. Dionne.

Beauharnois.—Dame veuve H. Haineault ; Michel Boyer ; A. O. Primeau.

Lévis.—L. J. Belleau, 72, rue St-George.

Ottawa.—Charles Barard, 9, rue Arthur ; J. H. Primeau, 73, rue Duke.

St-Aubert.—A. Blais.

St-Joseph de Beauve.—L. G. A. Legendre, notaire.

Trois-Rivières.—O. Z. Hamel.

St-Hyacinthe.—Delle Herminie Roy.

St-Jean, Isle d'Orléans.—Phélias Blouin.

Nord Grosvernardale, Conn.—A. A. Faucher.

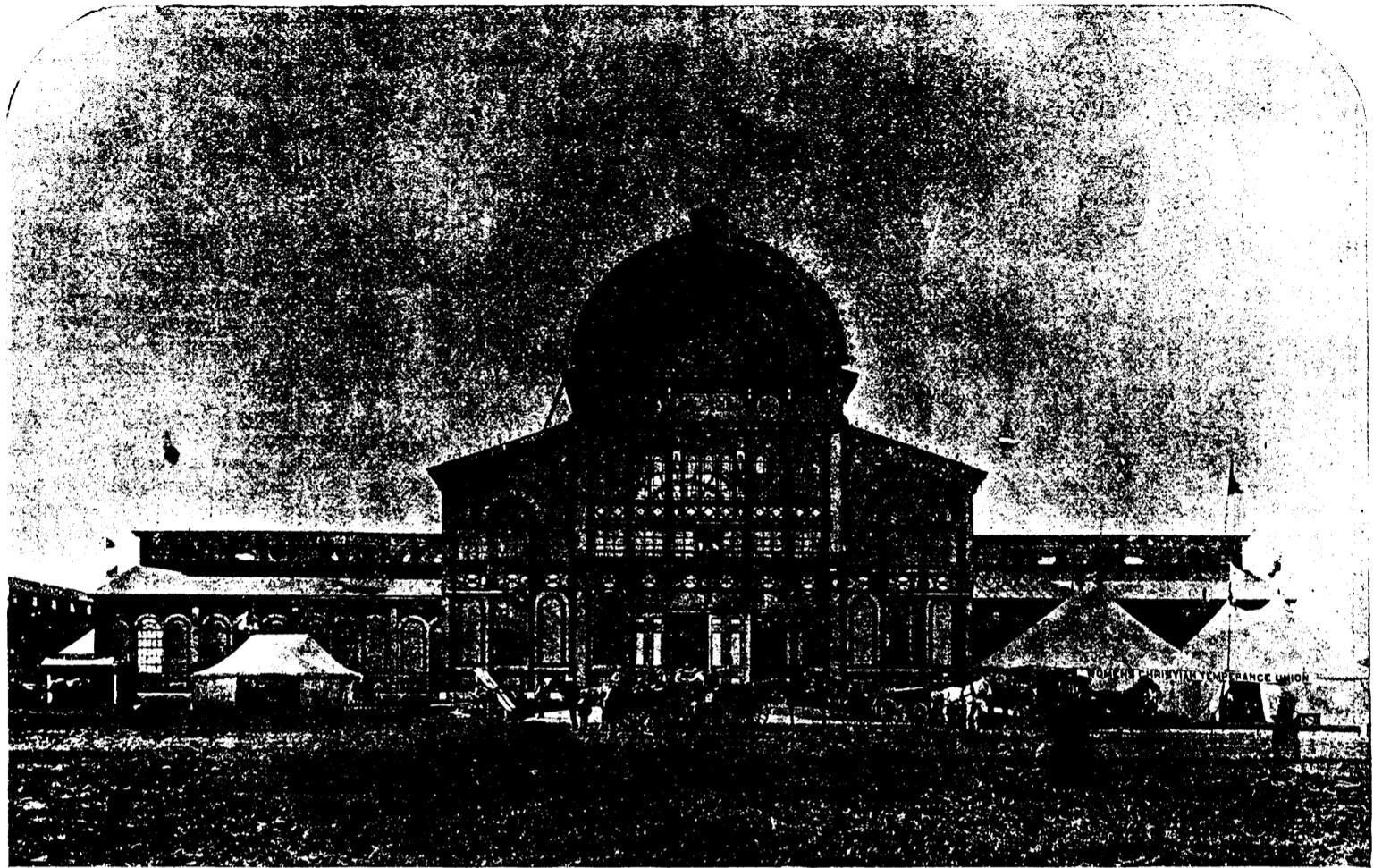
Chaque témoignage concernant la SARSEPAREILLE DE HOOD est une preuve honnête, non achetée, du bien qu'à déjà opéré ce médicament.



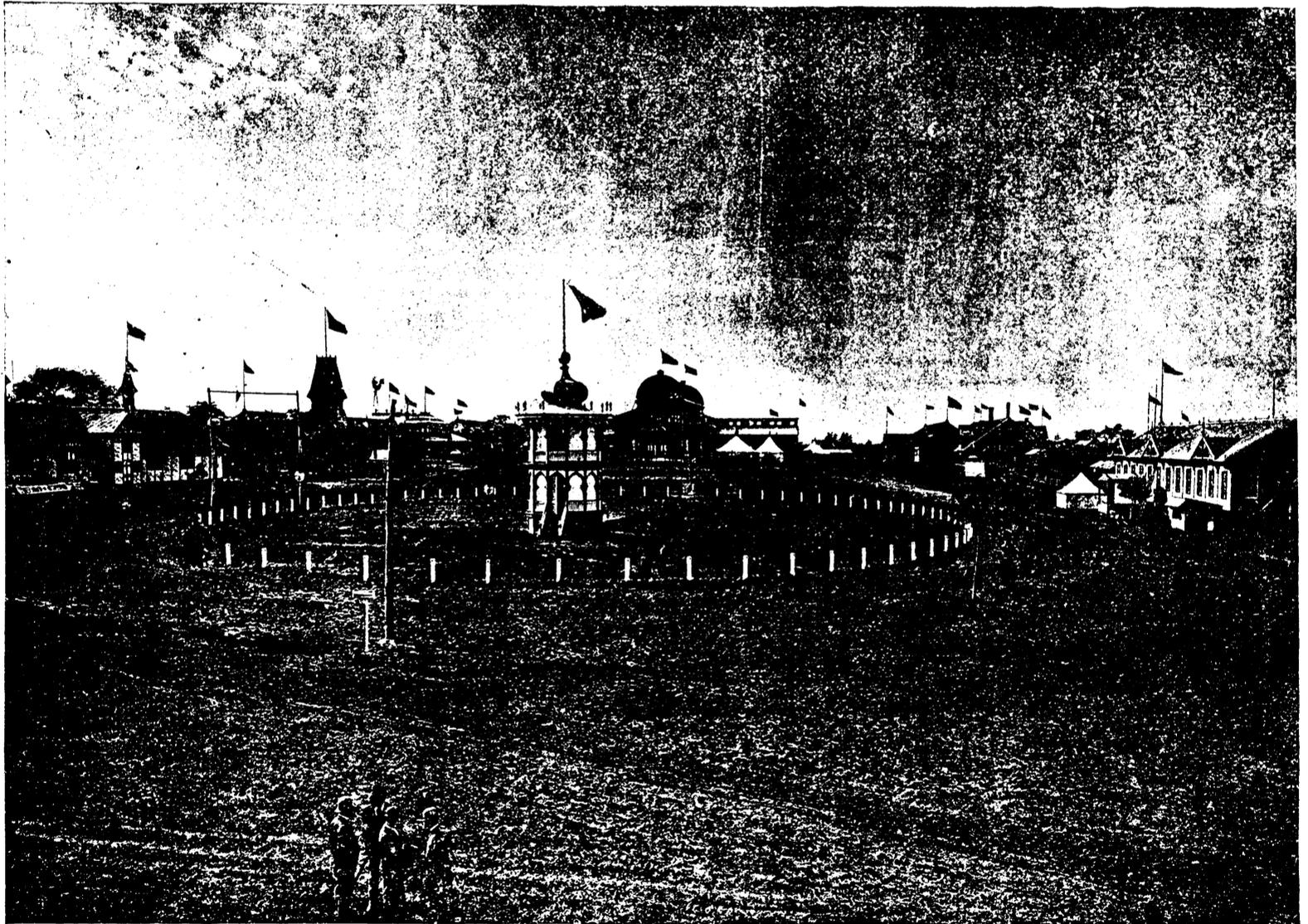
UN BALLON DE GUERRE ALLEMAND



LE COLONEL DODDS, COMMANDANT EN CHEF DE L'EXPÉDITION DU DAHOMEY



L'EXPOSITION PROVINCIALE A MONTRÉAL — LE PALAIS DE CRISTAL



VUE GÉNÉRALE DU CHAMP DE L'EXPOSITION PROVINCIALE, A MONTRÉAL

Photographies J. N. Laprés — Photogravures Armstrong



LE DR ALFRED LARAMÉE, DÉCÉDÉ  
Photographie Quéy Frères. — Photogravure Armstrong

#### LE DR LARAMÉE



La spontanéité des éloges décernés à la mémoire du regretté Dr Laramée par toute la presse de Montréal, est l'expression la plus éloquente de l'estime générale dont il jouissait dans sa ville natale. Peut-être, néanmoins, sera-t-il permis à un condisciple de classe et ami de cœur d'ajouter à ce qui a été dit quelques-

uns de ces détails intimes qui relèvent le courage, donnent un légitime orgueil à la famille affligée, et servent à stimuler la jeunesse instruite et bien née à marcher sur les traces d'un homme de bien.

Physionomie bonne, sympathique, et tout empreinte de courtoisie, le docteur n'a laissé que des amis comme étudiant, médecin et citoyen. Comme élève du collège des Jésuites, il avait voué à ses condisciples un culte particulier ; talent solide et facile, il brillait au premier rang, sans effort et sans ambition surtout ; car sa nature délicate lui interdisait toute ambition blessante ; et déjà se révélait chez lui ce cachet d'exquise délicatesse et de charitable prévenance qui, plus tard, dans sa carrière médicale, lui gagnaient tous les cœurs.

Pour le docteur, ses confrères de classe étaient des frères, et que de fois il les aida de ses conseils et même de sa bourse...

Dans ses derniers moments il disait à l'auteur de ces lignes, avec toute l'énergie de son âme : " Mon plus grand désir serait d'être fortuné pour soulager tout le monde ! " Aussi, quel est le malheureux qui s'est adressé à lui sans avoir à témoigner d'une part proportionnelle de sa bonne volonté ?

Le Dr Laramée était le type du médecin bon chrétien. Sa puissance de diagnostic le faisait rechercher en consultation par les plus distingués membres de la Faculté, de la ville comme de la

campagne. Durant son voyage à Paris il fut l'objet d'attentions délicates de la part du grand maître de Pathologie Interne, Peter, qui le convia à établir un diagnostic à son hôpital, et l'on sait que ces grands maîtres ne sont pas prodiges de tels privilèges. Peter, si froid d'habitude, félicita le professeur canadien et lui accorda, du coup, son amitié, au point de lui offrir une place dans sa loge au grand Opéra avec sa famille, et de l'inviter à dîner avec lui, ce que notre ami accepta. Le Dr Laramée fut, pendant plusieurs années, l'âme de la *Société Médicale* de Montréal, dont il était le secrétaire. Aussi lettré que savant, ses rapports étaient des bijoux de forme et de fond ; et nul plus que lui n'a contribué, par ses travaux de collaboration, à assurer l'existence de l'*Union Médicale*, cette publication qui honore tant la Faculté de Médecine de Montréal. Nous devons même à la vérité de constater que quelques-unes de ses cliniques, sur les maladies du cœur et les maladies nerveuses, ont été reproduites dans des revues médicales de Paris. Comme médecin pratiquant, notre ami ne connut jamais l'intrigue ; et son ambition se limitait au désir légitime d'être utile à la société, en faisant honneur à sa profession.

Mais c'est surtout comme professeur de Laval et clinicien à Notre-Dame que sa réputation brillera du plus vif éclat. Ses élèves étaient ses enfants ; oui, ils étaient, de sa part, l'objet d'une affection toute paternelle. Son amabilité, son zèle, sa bonhomie seront légendaires, et jamais, au grand jamais, aurons-nous un clinicien plus dévoué, plus zélé que le Dr Alf. Laramée. Sa diction correcte, son éloquence, sa façon de s'exprimer, imprimèrent à sa clinique le cachet d'une séance académique. Son indulgence pour la légèreté proverbiale des étudiants ne connaissait point de bornes. Sa clinique, sa manière de traiter les patients faisaient école ; et il était d'un tact et d'une charité pour les malades, que ses élèves n'oublieraient jamais. S'agissait-il d'un cas louche ; pour ne point blesser la susceptibilité d'un patient, la pudeur d'une patiente, le digne professeur s'adressait à ses élèves dans une langue étrangère à celle du patient ; ce dernier parlait-il les deux lan-

gues usuelles, vite, le Dr Laramée, si ses souvenirs classiques lui faisaient défaut, inventait du latin de cuisine plutôt que de risquer de blesser un malade : allons, confrères étudiants, n'est-ce pas exact ?

Un jour, se présente à l'Amphithéâtre un pauvre phthisique : il s'assied sur une chaise en bois ; le Dr Laramée appelle l'Interne :

— Ah ça ! docteur, il faut absolument procurer plus de confort à ces pauvres patients ; commandez une chaise à bras, un bon fauteuil bien rembourré ; et que ça se fasse au plus tôt.

En effet, ce fauteuil fut apporté à la séance suivante ; et les patients, inaccoutumés à ce luxe, passaient invariablement près de ce fauteuil sans vouloir croire qu'il leur fût destiné : et le docteur de leur dire :

— Mais, pauvre homme, (c'était son expression) c'est pour vous, ce meuble.

Ce trait ne suffit-il pas à peindre le médecin bon chrétien ? Et encore. Un de nos Internes, des plus instruits de Notre-Dame, se voyait refuser l'admission à la pratique à cause d'une misérable technicalité. La Législature de Québec allait clore sa session (ce printemps). Le Dr Laramée, n'écoulant que son dévouement à ses élèves, et malgré qu'il fût souffrant du mal qui nous l'a enlevé, s'élança vers Québec ; il discute chaleureusement la cause de l'Interne X\*\*\* devant le comité ; sa voix éloquente et persuasive, aidée de sa réputation d'intégrité et de distinction, est écoutée ; la victoire est remportée ! Qui pourrait pénétrer l'intimité de sa vie ne tarirait pas à raconter des actes de dévouement tout au moins aussi dignes d'éloge. C'est qu'une bonne action avait, pour le sujet de cette esquisse, plus de valeur que ses plus beaux triomphes de diagnostic.

Cher docteur ! toi qui as présidé aux débuts de tant de jeunes gens, que ne te fut-il pas donné de présider à la carrière de tes deux fils, Albert et Arthur ! C'est le secret de la Providence, auquel tu t'es conformé avec une volonté si chrétienne. Mais tes fils te feront honneur, en marchant sur tes traces. La sage direction que tu as imprimée, de concert avec ta digne compagne, à leur éducation et à leur jeunesse, en est la garantie.

L'Université Laval perd dans la personne du Dr Laramée un de ses membres les plus savants et les plus estimés ; la société, un concitoyen intègre et marquant qui pouvait encore lui rendre de grands services ; ses anciens condisciples de classe perdent un ami qui laisse dans leurs cœurs un souvenir impérissable ; et ses élèves, étudiants en médecine, un maître et un père.

Que la famille du cher défunt veuille bien, en l'absence d'une offrande mortuaire digne de lui, permettre à un confrère de classe auquel la fortune s'acharne à ne pas sourire, mais qui n'oublie pas, de déposer sur la tombe de son ami l'humble fleur de sa reconnaissance pour ses bienfaits et de son admiration pour ses vertus.

THOS-T. NESBITT.

Montréal, 15 septembre 1892.

#### NOUVELLES A LA MAIN

Au palais de justice :

— Tu sais que X. vient d'être condamné à trois mois de prison et aux dépens.

— Le veinard ! murmura Calino, trois mois à l'ombre et... au frais !

\* \*

En correctionnelle.

— Accusée, dit le juge à une horrible mégère, vous avez éborgné votre mari....

— C'est pas possible, monsieur le juge. Mon mari me répète toujours que quand il m'a épousée, il était bien aveugle !

\* \*

Sur la plage :

Un gros monsieur prend son bain, escorté, de chaque, par sa belle-mère et sa femme, qui rivalisent de maigreur.

— Diable ! dit Boireau en contemplant le groupe, voilà un monsieur qui nage joliment entre deux os.

## POURQUOI EST-CE QUE J'ÉCRIS ?

Je suis né dans un riant village situé sur le bord d'un lac splendide, et mon enfance s'est écoulée au milieu de toutes ces beautés naturelles qui exaltaient mon âme, m'inspirant toute jeune encore l'amour des œuvres magnifiques sorties des mains de mon Dieu.

Sensible aux changements que m'apportait chaque saison, l'hiver j'admirais, tout en jouant, la blanche robe de ma campagne, ses franges et les brillants dont le matin la décorait quelquefois ; le printemps j'assistais, jour par jour, à l'ajustement de sa verte parure, au retour des hirondelles et des mille autres chanteurs dont je connaissais le charme ; j'assistais à l'éclosion des papillons et des libellules dorées ; l'été, grillé par le soleil je m'enivrais de l'odeur des lilas, des acacias et des mille autres fleurs des parterres ; je cueillais les sauvages marguerites et les violettes pour en tresser des couronnes ; l'automne, je m'attristais du dépouillement des arbres, de la flétrissure et de la mort de tout ce que j'aimais.

C'est ainsi que je devins tellement impressionnable que je tressaillais à la voix de l'oiseau au cri de l'insecte, au bruissement de la feuille, au clapotage de la vague, aux sons tantôt gais, tantôt mornes des grandes forêts, et qu'avec ce goût du beau qui me caressait de ses douces ailes, je sentis grandir en moi comme une passion d'écrire.

Parmi les beaux livres qui contribuèrent à développer en moi ce sentiment et ce désir, pendant que je recevais mon éducation à Montréal, je dois citer : mes *Prisons* de Silvio Pellico et les sublimes élévations de saint Augustin, mon patron. Si je pouvais écrire, m'écriai-je, je voudrais écrire un peu comme saint Augustin ! Que d'heures d'études j'ai passées à faire des essais en prose et en vers, sans savoir les règles.

Je revins, jeune encore, chez mon père sans avoir appris à rimer. Bientôt après, je lus ces vers de M. LeMay, de Lotbinière, que je n'ai pas oubliés :

Je suis né dans les champs ; je suis fils de la brise  
Qui passe en caressant les fleurs ;  
Je suis fils du torrent qui gémit et se brise  
Sur le roc, avec des clameurs !

Je suis né du désert ; du désert sans limite  
Où règnent le calme et l'effroi ;  
Je suis né des forêts que la tempête agite,  
Des cimes dont l'aigle est roi !

Mes premières amours, douces fleurs des vallées,  
N'ont-elles pas été pour vous ?  
Pour vous rocs au front nu, forêts échevelées,  
Vagues des fleuves en courroux ?

Pour vous charmants oiseaux qui semez, à l'aurore,  
Les doux accords de votre voix,  
Comme les diamants qu'égrène un vent sonore  
Après l'orage, sous les bois ?

Il me fallait encor le parfum des prairies  
Où fleurissent les blancs mugnets ;  
Il me fallait l'espace et ces courses chéries  
Le long des onduleux guérets !

Il me fallait revoir au milieu de la plaine,  
Ou sur le penchant du coteau,  
Le laboureur qui rêve à la moisson prochaine.  
En ouvrant le sillon nouveau !

Il me fallait l'odeur du foin qui se desèche.  
Sur le champ où passe la faux,  
L'odeur du trèfle mûr que flairent dans le crèche,  
En hennissant, les fiers chevaux !

Il me fallait encore entendre l'harmonie  
Du nid que berce le raméau ;  
Il me fallait entendre encor la voix bénie  
Du vieux clocher de mon hameau !

O mes rêves aimés, mes croyances chéries,  
O mes ivresses d'autrefois !  
Comme les papillons des riantes prairies,  
Vous avez à mes pauvres doigts

Laissez la poudre d'or de vos brillantes ailes,  
Et vous vous êtes envolés,  
Envolés pour toujours aux rives éternelles !  
Parfois mes regards désolés

Cherchent encore au ciel la trace lumineuse  
Qui devait rester après vous ;  
Mais je ne vois plus rien, rien qu'une nuit affreuse  
Que je vais attendre à genoux.

*Alea jacta est !* Donc, merci à M. LeMay ! Il me fallait écrire, moi aussi . . .

Feu ma grand'maman n'était-elle pas née Elizabeth LeMay ? . . .

Dans ma bibliothèque, je trouvai un traité de littérature, et me mis à étudier l'art de bien photographier ma pensée. Mais Dieu a voulu que je fusse longtemps retardé . . .

Monsieur le directeur du MONDE ILLUSTRÉ se souvient peut-être du sonnet sans hémistiches que je lui adressai, avec une grande confiance et une espérance sans bornes. La publication tardait, mais je venais de terminer une ballade qui me valut la faveur de voir mon sonnet refondu et publié, et qui me mérita l'encouragement de M. Jules Saint-Elme auquel j'ai voué une bien profonde reconnaissance, une reconnaissance de lettré.

Que Dieu soutienne ma plume maintenant : elle lui appartient, comme ma vie.

Pardonnez-moi, lecteurs, d'avoir tant parlé de moi.

AUGUSTIN LELLIS.

## NOTES ET FAITS

## L'influence des fleurs

Vous seriez-vous douté que les fleurs, ou plutôt l'odeur qu'elles exhalent, pût avoir une réelle influence sur l'esprit. C'est pourtant ce que prétend un docteur qui a fait, affirme-t-il, de concluantes expériences sur l'effet des odeurs.

C'est ainsi, selon lui, que le *géranium* provoque la hardiesse dans le caractère ; la *violette* prédispose à la pitié, à la dévotion ; le *benjoin* porte à la rêverie, à la poésie, à l'inconstance ; la *menthe* développe la ruse et les instincts commerciaux ; la *verveine* donne le goût des beaux-arts ; l'*ambre* allume l'inspiration, c'est le parfum favori des bas-bleus ; le *camphre* abrutit ; le *cuir de Russie* cause l'indolence et la lascivité ; enfin, l'*opoponax* prédispose à la folie.

\* \* \* \*

## L'invention de l'allumette

Comme cela vous semble simple, n'est-ce pas ? Vous prenez votre allumette, vous frottez n'importe où ; crac ! et vous voilà rendu à la lumière, au lieu de l'obscurité qui vous entourait auparavant.

Eh bien, la découverte de l'allumette chimique qui est universellement employée fut presque aussi simple. C'est à M. Isaac Holden que nous devons ce bienfait de l'humanité. Voici en quels termes il raconte la façon dont il fut conduit à fabriquer la première allumette chimique : " J'avais coutume de me lever de bonne heure pour continuer mes études, la plupart du temps avant le lever du jour ; et, à cette époque, je faisais usage du briquet, système incommode s'il en fut ! Je connaissais évidemment, comme les autres chimistes, le phosphore, matière essentiellement inflammable. Mais vous n'ignorez pas l'instantanéité de la lumière obtenue par ce produit. Elle est même telle qu'elle est insuffisante pour permettre la combustion du bois sur lequel elle se trouve. J'eus alors l'idée de mettre du soufre en dessous du phosphore. J'avais un de mes amis dont le père était chimiste à Londres, et j'écrivis à ce dernier au sujet de mon idée ; peu après l'allumette chimique était lancée. J'eus envie, un moment, de prendre un brevet ; mais je pensais que cela n'en valait pas la peine, étant surtout donné le peu de peine que cela m'avait coûté. Nul doute que si j'en avais pris un il m'aurait pas mal rapporté."

Nous sommes, sur ce dernier point, de l'avis de M. Holden.

\* \* \* \*

## La folie du choléra

Le gouvernement russe vient d'accorder une pension à la veuve et aux enfants du docteur Moltchanof, assassiné pendant les derniers troubles provoqués par l'apparition du choléra à Kwalinsk.

L'*Éclair* a reçu de Saint-Petersbourg les détails suivants sur l'effroyable drame qui s'est déroulé dans cette localité :

Le docteur Moltchanof, allait quitter Kwalinsk,

lorsqu'il fut chargé de l'installation et de la direction des baraques pour les cholériques. Quand les premiers troubles éclatèrent, malgré les conseils de ses amis qui le suppliaient de partir, le docteur dit que son devoir était de rester. Une première troupe de révoltés arriva. Tous demandaient à grands cris, sa tête, le surnommant le *docteur Choléra*, et l'accusant de s'être engagé par écrit, moyennant une somme, à empoisonner l'eau de la ville. Le docteur put, à grand-peine, se sauver à cheval. Caché dans une maison amie, il fut trahi par les domestiques. La foule cerna la maison, parlant d'y mettre le feu. Pour épargner tout dommage à son hôte, Moltchanof se livra lui-même aux émeutiers. Trois prêtres qui intervenaient furent à moitié tués par la foule, qui commença à faire subir au médecin un long martyre.

On le lança en l'air pour le laisser violemment retomber sur le pavé, on le piétina, on lui écrasa le crâne à coups de talon. Des femmes achevèrent de le tuer à coups de pierre et de marteau ; une fois mort, elles en mutilèrent horriblement le cadavre et laissèrent quelques-unes d'entre elles en faction pour empêcher qu'on enlevât le corps méconnaissable.

\* \* \* \*

## Qu'est-ce que l'amour ?

Fils des sens et tyran des cœurs,  
Tendre, brillant, vif et volage,  
Nourri de plaisirs et de peurs,  
L'amour est le dieu du bel âge.

A. DE MUSSET.

\* \* \* \*

Pot de pensées :  
Un rêve et une jolie femme ne se caressent pas de la même façon.

Pour être un soldat propre, il faut avoir essayé le feu.

Les parapluies sont comme les hommes politiques. Ils se retournent dans les tempêtes.

Le comble de la volupté pour un pompier, c'est de se faire lécher par les flammes.

Le sceptre d'un monarque n'est autre chose qu'un bâton de sire.



WILLIE TILLBROOK

Fils du

## MAIRE TILLBROOK

de McKeesport, Pa., avait une protubérance scrofuleuse sous une oreille. Le médecin la lança et il se fit une plaie coulant continuellement laquelle se changea en érysipèle. M<sup>de</sup> Tillbrook lui donna de la

## Sarsepareille de Hood

et le mal disparut ; il devint parfaitement bien et c'est à présent un robuste garçon, plein de vie. Les autres parents dont les enfants souffraient d'impuretés dans le sang devraient profiter de cet exemple.

Les PILULES de HOOD guérissent la constipation habituelle en rétablissant l'action péristaltique des voies alimentaires.

## LAPRES &amp; LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres et au prix courant.—Téléphone Bel', 7283

CHOSSES ET AUTRES

On a bâti 8,508 églises en Amérique durant l'année 1891.

NE PEUT S'EMPECHER

"Je ne puis m'empêcher," écrit M. Robert (George Watts, M.A., M.D., M.R.C.S., Albion House, Quadrant Road, Canonbury, N. London, Angleterre, "de témoigner de l'efficacité de l'Huile de St-Jacob dans les cas de rhumatisme chronique, de sciatique et névralgie.

Un pouce cube d'or vaut en chiffres ronds \$210, un pied cube \$362 380 et une verge cube \$9,797,762.

LES TEMOIGNAGES

Publiés en faveur de la Sarssepaille de Hood ne sont pas extravagants, ne sont pas "préparés," et viennent pas d'employés de la compagnie. Ce sont des faits; ils prouvent que la Sarssepaille de Hood possède un mérite absolu et est digne de la confiance populaire.

Les PILULES DE HOOD sont purement végétales, parfaitement inoffensives, effectives mais ne causant point de douleur. Soyez sûr que ce sont celles de Hood.

Les plus grands éleveurs à grains du monde sont ceux de Minneapolis qui peuvent tenir 2,000,000 de minots.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

BREUVAGE A LA MODE

Le Chocolat Menier est un breuvage à la mode. En avez-vous jamais fait usage. Adressez une carte postale à C Alfred Chouillou, Montréal, pour un échantillon et mode d'emploi.

A LA CLASSE OUVRIERE

Afin de faciliter la classe ouvrière et tous ceux qui ne peuvent visiter nos magasins pendant le jour nous tiendrons notre magasin ouvert tous les soirs jusqu'à 10 hrs.

FRED LAPOINTE, 1551, rue Ste-Catherine

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tarte; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries.

Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

MEUBLES AU RABAIS

Afin de faire place pour de nouvelles marchandises, que nous devons recevoir prochainement, nous ferons une réduction de 20 à 40 pour cent sur tous nos meubles et cela durant tout le mois de juin.

N'oubliez pas l'adresse, FRED LAPOINTE, 1551, Sainte-Catherine



Tirages le 1er Mercredi et le 3e Mercredi DE CHAQUE MOIS

Demandez les Circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant, 81, St-Jacques Montréal, Canada

"German Syrup"

Depuis plusieurs années, je souffrais beaucoup, chaque hiver, de l'asthme et de violents rhumes; l'automne dernier, vu la faiblesse de ma constitution et les souffrances que j'endurais, mes parents, mes amis et moi-même, croyaient que ma santé ne pourrait se rétablir. Cependant, j'eus la visite d'un ami qui me conseilla un remède, le Sirop Allemand de Boschee. Je suis positif qu'il m'a guéri. Après la première dose, je fus beaucoup soulagé, et pus dormir d'un sommeil reconfortant, que je n'avais pas eu depuis plusieurs semaines. Mon rhume commença aussitôt à guérir et fut vite passé. J'ai le plaisir d'annoncer que je suis en parfaite santé et que j'attribue ce bonheur à l'effet bienfaisant du Sirop Allemand de Boschee.

SOMMEIL DOUX ET RAFRAICHISSANT

C. B. STICKNEY, Picton, Ontario.

(25)



LES TORTURES CORPORELLES Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermes Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1873, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuel et semi annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons, et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans les annonces.

Ed. Beauregard, J. A. Ench, M. A. Labelle, Commissaires

Nous, les sousignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmesley, Prés. Louisiana National Bk Pierre Lanoux, Prés. State National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Koon, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, 11 OCTOBRE 1892

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100.000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$75,000 est.	\$75,000
1 PRIX DE 20,000 est.	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.	10,000
1 PRIX DE 5,000 est.	5,000
2 PRIX DE 2,500 sont.	5,000
5 PRIX DE 1,000 sont.	5,000
25 PRIX DE 300 sont.	7,500
100 PRIX DE 200 sont.	20,000
200 PRIX DE 100 sont.	20,000
300 PRIX DE 60 sont.	18,000
500 PRIX DE 40 sont.	20,000
PRIX APPROXIMATIFS	
100 PRIX DE 100 sont.	10,000
100 PRIX DE 60 sont.	6,000
100 PRIX DE 40 sont.	4,000
PRIX TERMINAUX	
1,998 PRIX DE 20 sont.	39,960
3,434 prix se montant à	\$265,460

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cinquième \$2; Un cinquième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets de cinq piastres pour \$50

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyé à nos correspondants.

Adressez: PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRACHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



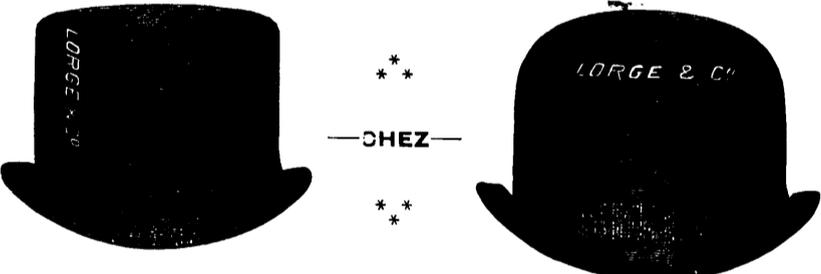
AU QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaire et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

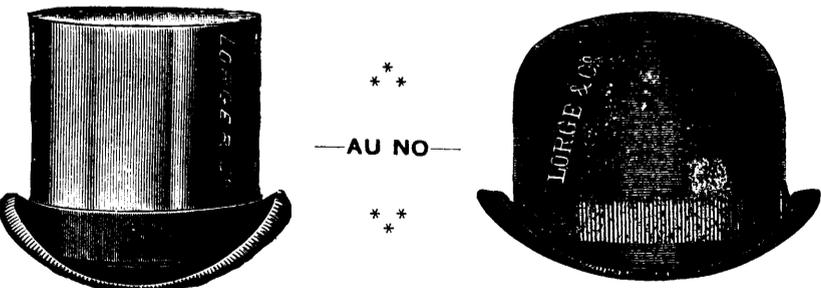
Pour avoir un Chapeau à la dernière Mode, allez



LORGE & CIE

Chapeau de soie, Pull over, Feutre, Casques, Manteaux, Etc., etc.

Qui sont vendus à des prix excessivement bas



21, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

# LA BELLE TENEBREUSE

DEUXIÈME PARTIE

## MORTE - VIVANTE

Elle les remet sous une autre enveloppe et déguisant son écriture, inscrit le nom de : Pierre Beaufort.

Puis elle trace rapidement quelques mots :

“ Venez, Jean-Jot, sans perdre une minute. J'ai besoin de vous.”

Glou-Glou habite Saint-Firmin, un petit village entre Creil et Chantilly. Marceline lui fait porter la lettre par un exprès. Jean-Jot, heureusement, n'est pas en tournée. Il accourt. Il n'a pas oublié son orgue inséparable.

—Qu'y a-t-il, mam'selle Marceline ?—C'est ainsi qu'il l'a toujours appelée et qu'il l'appellera toujours,—est-ce que je vais enfin vous prouver combien je vous suis dévoué ?

—Voici une lettre pour M. Pierre Beaufort, dit-elle.

—Ah ! ce pauvre M. Beaufort... eh bien ? qui aurait dit jamais que vous habiteriez l'un auprès de l'autre et qu'il ne s'en douterait pas ?... le pauvre homme... Ah ! s'il savait !... Enfin, suffit... .

Marceline mit un doigt sur la bouche.

—Silence ! dit-elle. Jamais un mot, jamais une allusion, Jean-Jot, rappelez-vous que vous me l'avez promis... .

—Pas de danger, ah ! pas de danger... mam'zelle Marceline... C'est égal on ne rencontre pas souvent de situation comme la vôtre... .

—Vous remettrez cette lettre à M. Beaufort, redit-elle... souvenez-vous, Jean-Jot, que c'est la seconde fois que je vous confie... .

Le joueur d'orgue baissa la tête.

Vous n'avez rien à craindre. Je n'ai pas oublié. Il faudra la remettre à lui-même, n'est-ce pas ?

Autant que possible... cependant cela sera difficile car il est malade, au lit, presque mourant.

—Ah ! fit Glou-Glou tressaillant, et vous ne cherchez pas à le revoir ?

Marceline essuya son front humide de sueur. Est-ce que ce n'était pas le devoir qui parlait par la bouche de ce brave homme ?

—Peut-être, dit-elle, d'une voix altérée, peut-être.

Enfin, s'il m'est impossible de donner à M. Beaufort cette lettre en mains propres, je m'arrangerai pour être sûr qu'elle lui parviendra. Vous pouvez compter sur moi, mam'zelle Marceline.

Il prit l'enveloppe.

—Avec précaution, dit Marceline, ne la froissez pas, ne la pliez pas. (Voir gravure, page 39.)

—Bien. On prendra garde... .

Quelques minutes après, il était devant la grille du jardin au bout duquel s'élevait la maison de M. Beaufort.

Il sonna vigoureusement, voyant la grille fermée.

Un domestique se montra au bout d'une allée, mais prenant Glou-Glou pour un mendiant, lui fit signe de s'en aller, lui indiquant la campagne d'un geste brusque.

Et il disparut.

Glou-Glou sonna de nouveau à deux ou trois reprises. Cette fois personne ne vint.

—Diable ! se dit le joueur d'orgue, comment faire ?... Une idée !... .

Il ramène son orgue sur son ventre, plie le jarret, renversant le torse en arrière et le voilà qui tourne sa manivelle en s'accompagnant d'une voix de stentor :

Conduis ta barque avec prudence,  
Pêcheur, parle bas !  
Jette tes filets en silence,  
Pêcheur, parle bas !  
Le roi des mers ne t'échappera pas... .

Beaufort est dans son lit. Gérard n'est pas encore venu ce jour-là. Si la visite du jeune homme lui fait plaisir, ce n'est pas qu'il espère être guéri par lui, non, mais ce loyal visage lui plaît, et c'est le sourire de la vie saine et robuste qui égaye pour un moment sa triste chambre lorsque y entre le docteur. Comme il fait un chaud soleil, il a fait ouvrir les fenêtres et baisser les rideaux. Un peu de vent lui apporte les parfums des feuilles, des fleurs, du jardin, de la campagne, de la terre.

Il entend sonner à plusieurs reprises. Puis le silence se fait de nouveau.

Et dans le silence, l'orgue lointain résonne mélancolique :

Pêcheur, parle bas !... .

Il écoute. Il écoute. Il se soulève. Des souvenirs passent dans son esprit. Oh ! il n'est pas longtemps à se rappeler... Cet air, joué et chanté par un musicien de la rue, il l'a entendu à trois reprises, dans les circonstances les plus dramatiques de sa vie... Comment l'aurait-il oublié ?

La première fois, il se promenait avec Marceline, dans la lande immense de bruyères et d'ajoncs. C'était le soir même de son mariage.

La seconde fois, c'était le lendemain, pendant la lugubre et mortelle nuit qui avait suivi la disparition de sa femme, alors que penché à la fenêtre du château, il clamait dans l'obscurité :

—Marceline !... Marceline !... .

La troisième fois, enfin, quelques jours après, quand Glou-Glou était venu,

il a tressailli. Cela l'a ému jusqu'au fond de l'âme. C'est le même air, mais il ne lui vient pas à l'idée que c'est le même musicien.

Il se lève péniblement, se traîne jusqu'à son secrétaire, jette une poignée d'or dans une bourse et sonne son valet de chambre.

—Tenez, dit-il, remettez cela à ce joueur d'orgue... et qu'il s'en aille. Le valet sort. L'orgue se tait aussitôt. Glou-Glou a disparu.

Le domestique rentre chez son maître, sur la pointe des pieds.

—Cet homme voulait parler à monsieur, dit-il, il avait cette lettre à lui remettre... J'ai répondu que monsieur ne recevait pas... Voici la lettre.

Beaufort la prend machinalement et la jette sur son lit. Tout à l'heure, il la lira.

Il rêve. Cet orgue, cet air populaire ont ravivé sa tristesse. Et longtemps il reste ainsi, oubliant même d'ouvrir la lettre.

—Et je vais mourir, murmura-t-il, sans connaître le mystère de ma vie !... .

Un mouvement de son corps, qui s'agite sous un frisson de fièvre, fait glisser la lettre.

Il entend le froissement du papier.

—Ah ! dit-il, au fait, j'oubliais... .

Il la ramasse, laisse tomber sur l'adresse un regard indifférent, mais ses doigts qui palpent l'enveloppe sentent, au dedans, quelque chose qui se froisse, craque et se brise.

—Tiens ! dit-il, qu'est-ce donc ? Cette fois, il brise l'enveloppe. Des fleurs séchées, fanées, s'en échappent et tombent sur le lit, sous ses yeux.

D'abord il ne pense à rien. Il croit même plutôt que cette lettre, bien qu'envoyée à son adresse, s'est trompée de chemin... .

Puis il regarde les fleurs, machinalement.

Et tout à coup il tressaille. Un long frémissement l'agite. Blême, il se dresse, presque debout sur son lit.

—Non, dit-il, je rêve, je suis fou, c'est la fièvre. Et il regarde de nouveau les fleurs, plus attentivement, de plus près.

—Grand Dieu ! dit-il, qu'est-ce que cela veut dire ? Ce sont les edelweiss... les fleurs des montagnes des Alpes... les fleurs que Marceline a gardées... les fleurs que j'avais cueillies au péril de ma vie... .

Et il les regarde, toujours effaré... toujours, parce qu'il est en proie à quelque cauchemar suscité par cet air entendu tout à l'heure, sur cet orgue... par les souvenirs du bonheur passé... .

Il répète, à plusieurs reprises, pour se convaincre :

—Ce sont les edelweiss, ce sont les edelweiss... .

Et comme pour lui enlever ses derniers doutes, ou plutôt pour préciser ses rêves, un papier tombe de ces fleurs, un petit carré de papier bien jauni par le temps, par les feuilles et les tiges qui se sont desséchées, un papier où quelques mots sont écrits.

Il lit péniblement, parce que les mots sont effacés :

“ 25 mai 1855.”

Cette date est celle du jour où il a cueilli les edelweiss, du jour où il a surpris l'aveu d'amour de Marceline, cette date, comme il s'en souvient !

n'est-ce pas à elle qu'a tenu toute sa vie ?... Elle brille, lumineuse, dans son existence. Il avait cru au bonheur, ce jour-là... .

Et devant ces fleurs, devant cette révélation, il tombe, foudroyé, murmurant :

—Qui me les envoie ?... .

C'est ainsi que Gérard le trouve, anéanti, mais les yeux singulièrement brillants. Le docteur l'interroge. Beaufort ne l'entend pas. Il ne répond pas. Il suit sa pensée intime.

—Qui donc avait ces edelweiss, si ce n'est Marceline ? Et qui les envoie, si ce n'est elle ?

Alors elle est vivante ?... Alors elle sait où il est, lui, Beaufort ?... .

L'adresse qui est sur cette enveloppe, et qu'il examine avec des yeux de fou, elle a été écrite à coup sûr le jour même ou la veille, cela se voit... .

L'écriture en est toute fraîche... L'écriture a été déguisée et il ne reconnaît pas celle de Marceline... mais peu lui importe ce détail... .

Si ce n'est pas Marceline elle-même qui lui renvoie ce bouquet fané, c'est une amie, c'est quelqu'un de très intime qui l'a connue dans sa vie mystérieuse... .

Et cette amie, quelle qu'elle soit il la retrouvera.

Cette pensée le soutient, le ranime. Il se lève. Il se sent plus fort. Gérard le considère, étonné, alarmé. Il ne peut deviner ce qui se passe.

Beaufort se met à rire, d'un rire un peu nerveux encore.

—Ah ! ah ! je vais mieux, n'est-ce pas ? Et vous n'y comprenez rien ! Et vous vous demandez quel remède j'ai pu prendre, à votre insu, pour ainsi guérir, n'est-il pas vrai ? Hier, j'étais moribond. Aujourd'hui, je suis vivant, mordieu... .

Désignant les fleurs étalées devant lui, il ajoute :

—Le voilà, le remède, docteur. Considérez-le, je vous prie... mais avec précautions, avec les plus grandes précautions... il est précieux, j'y tiens... la vie est là, peut-être.

Gérard a le cœur serré.

Cette joie insolite, cette animation fiévreuse lui font mal, lui inspirent des craintes. Mais Beaufort le rassure.

—Remède moral, dit-il, entendons-nous... et vous savez bien qu'il n'y a que ces remèdes-là qui peuvent avoir de l'influence sur moi.

Gérard le quitte. Il a bien encore des craintes. Cependant il est obligé de constater qu'un grand changement s'est fait chez Beaufort ; un mieux sensible s'est déclaré.

Marceline l'attend, à son retour. Il faut toute son énergie, toute sa force de volonté pour dissimuler son impatience, surtout pour cacher ses alarmes. Et alors que les questions se pressent en foule sur ses lèvres, c'est presque avec indifférence qu'elle demande :

—Eh bien, Gérard, comment se trouve aujourd'hui M. Beaufort ?

Et, toute pâle, toute tremblante, les dents serrées par l'émotion qui l'étreint et l'étouffe, elle attend la réponse qu'il va faire.

—Je t'avais parlé d'un miracle qui seul pouvait le guérir.

—Oui. Et ce miracle, l'aurais-tu fait ?

—Oh ! pas moi, mais il est fait quand même... Je voudrais connaître par exemple, l'habile médecin d'où est venu ce remède.

—Un remède, dis-tu ? une ordonnance ? Quoi donc ?...

—Tout simplement un bouquet de fleurs fanées que je l'ai trouvé en train de regarder, couché dans son lit... Voilà le remède !!

—Un souvenir ? dit-elle d'une voix qui s'affaiblit et que font de plus en plus trembler les pulsations sonores de son cœur.

—Et tu le crois guéri ?

—Ma foi, il s'en faut de peu. Et c'est bien étrange.

Pierre Beaufort s'est levé, aussitôt après le départ du docteur. Il a passé ses vêtements. Il a ramassé les edelweiss. Il les a remises dans l'enveloppe. Il les considère une dernière fois.

—Marceline existe-t-elle encore ? Ou bien est-ce en mourant qu'elle m'a renvoyé ces fleurs ? le 25 mai 1855 ! Depuis vingt-cinq ans !

Il sonne son valet de chambre.

—Jean vous avez remarqué ce joueur d'orgue ?

—Oui, monsieur...

—Vous le reconnaissez ?

—Oh ! certainement, monsieur, il est manchot !...

—Manchot !

Et Beaufort se précipite sur le domestique, le secoue. Il est hors de lui, ses yeux brillent.

—Vous êtes sûr de ne pas vous tromper ?

—Certes. Du reste, ce n'est pas la première fois que je le vois. Je l'ai rencontré plusieurs fois dans les rues de Creil. Il passe pour un brave homme, quoique pochard....

—On le connaît... on le retrouverait facilement ?

—Je le pense... Et si monsieur désire que je m'informe... Peut-être même n'a-t-il pas encore quitté Creil... En ce cas, j'entendrai sa voix et son orgue... car il chante toujours.

—Manchot ! répétait Beaufort... L'autre aussi l'était...

—Si monsieur a quelque intérêt à le connaître davantage, je sais comment il s'appelle... car il est très populaire dans la ville...

—Et son nom, son nom ?

—Jan-Jot... mais on ne le connaît guère sous ce nom-là...

—Attendez, il a un surnom...

—Oui, monsieur, même un surnom très drôle.

—Glou-Glou ?

—Justement. Comment, monsieur savait cela ? dit le domestique en souriant.

—C'est lui ! c'est lui murmurait Beaufort... ce joueur d'orgue, mutilé, ancien dragon du régiment de Montescourt, ami de Marceline, — lui que nous avons rencontré en Suisse, — lui qui a été interrogé par le juge d'instruction parce qu'on le soupçonnait de connaître la vérité sur la disparition de ma femme. — C'est lui, c'est Jan-Jot... qui me rapporte, après vingt-cinq ans, ces edelweiss, souvenir de Marceline... Ah ! cet homme me dira la vérité, je le retrouverai... je le forcerai bien à parler, dût-il m'en coûter toute ma fortune....

Et en proie à une extrême agitation :

—Allez, Jean, informez-vous... ramenez-le vers moi... Tout de suite il le faut... coûte que coûte...

Jean part aussitôt, disant :

Oh ! ce ne me semble pas impossible, ce que monsieur me demande là... que monsieur prenne patience....

Beaufort ne peut rester en place. Il descend dans le jardin. Il s'y promène vivement. Aucune trace de fatigue. Aucune faiblesse. Sa vie a un but. Et pour atteindre ce but il a retrouvé les forces de ses trente ans.

Une heure, deux heures se passent.

Jean ne revient pas.

Beaufort s'impatiente, mais il n'est pas inquiet.

Enfin on sonne. Jean est à la grille. Mais il est seul. C'est Beaufort lui-même qui ouvre.

—Vous ne l'avez pas trouvé ?

—Non, malgré de rudes courses. Et même on ne l'a pas vu. Il n'a point fait sa tournée ordinaire dans les rues de Creil. Ce n'est pas son jour.

Donc, il est venu exprès, se dit Beaufort.

Je ne me suis pas contenté de parcourir Creil... J'ai visité aussi les environs... Je n'ai pas obtenu de renseignements... Seulement, j'ai dit,

un peu partout, de faire prévenir monsieur sans tarder, dès que Glou-Glou sera signalé quelque part.

—Très bien, mais cela pourrait nous mener bien loin et je suis pressé. Glou-Glou, puisqu'on le revoit périodiquement dans la ville, doit habiter Creil ou quelque village des environs.

—Oui, monsieur... mais on n'a pu, là dessus me donner des renseignements exacts... Les uns disent Monataire, les autres Tiverny ; il y en a même qui prétendent qu'il habite plus loin, avec une très vieille femme, — qui serait sa mère, — c'est lui qui le raconte quand il est gris, le village de Saint Firmin ou d'Apremont, entre la forêt d'Halatte et la forêt de Chantilly.

—Voici de l'argent. Faites atteler, allez dans ces villages, et ne revenez que lorsque vous aurez une certitude....

—Monsieur souffrant comme il est, n'aura pas besoin de moi ?

—Non... je ne souffre plus... Allez, hâtez-vous.

Le valet de chambre ne perdit pas de temps. Il fit atteler un des chevaux de son maître à une voiture et une demi-heure après il était par les routes.

Il fut deux jours absent.

Il avait parcouru tous les villages voisins et avait fini par découvrir la demeure de Jan-Jot à Saint-Firmin.

Mais la vieille mère, seule, était là.

Aux questions de Jean, elle ne répondit que par ces mots, toujours les mêmes :

—Jan-Jot est en tournée, je ne sais pas où.

—Quand reviendra-t-il ?

—Dans quatre ou cinq jours, huit jours, on ne sait jamais.

Il n'en avait pu tirer davantage.

Il revenait de Saint-Firmin, assez mélancolique et pensait à la déconvenue de son maître quand il lui apprendrait son insuccès, lorsqu'en traversant le village d'Apremont, vers lequel il avait fait un détour, il entendit un orgue, accompagnant une forte voix :

Prenez garde !

La Dame blanche vous regarde,  
La Dame blanche vous entend.

—C'est Glou-Glou, se dit Jean.

Il fouette son cheval et se dirige vers le musicien.

Au détour d'une rue, il l'aperçoit. Et il ne s'est pas trompé, c'est Jan-Jot qui tourne et braille ses airs avec plus d'énergie que jamais. Jean descend de voiture et s'approche.

La Dame blanche vous regarde,  
La Dame....

Jean lui met cinq francs sur son orgue. Glou-Glou s'interrompt, l'orgue rend un son plaintif.

—Merci, monsieur, dit Jan-Jot... mais vous ne vous trompez pas ?... ça n'est pas une pièce de deux sous, par hasard ?

—Non, mon brave Jan-Jot....

—Tiens, vous me connaissez ?

—Oh ! comme tout le monde. Qui est-ce, à Creil, qui ne connaît pas Glou-Glou ? Non seulement je vous connais, mais je vous cherche.

—Ah bah ! Et pourquoi, s'il vous plaît ?

—Je suis le valet de chambre de M. Pierre Beaufort....

Glou-Glou tressaille. Il fronce le sourcil. Il commence à comprendre.

—Ça ne me dit pas pourquoi vous me cherchez.

—C'est vous, n'est-ce pas ? qui êtes venu, il y a trois jours, apporter une lettre à mon maître ?

Jan-Jot aurait bien voulu nier. Mais ce n'était pas facile.

—C'est possible. On me charge souvent de commissions de ce genre pour les uns, pour les autres. Ça double mes profits.

—Vous ne pouvez pas le nier !... C'est moi qui vous ai reçu à la grille, vous vous rappelez ?...

—Alors, puisque vous êtes sûr, fit Glou-Glou avec rudesse.

—M. Beaufort a le plus grand désir de vous voir, de vous parler. Il vous fait chercher à Creil et partout aux alentours, et j'ai l'ordre de vous ramener....

—Vous en prenez à votre aise... Si votre maître veut me parler, que ne vous accompagne-t-il pas ?....

—Il est très malade.

—J'en suis fâché, mais j'ai ma vie à gagner... et pas seulement la mienne, mais celle de ma mère infirme... Je sais bien que vous m'avez donné cent sous, mais si vous les regrettez ?

—Non, je ne les regrette pas... la preuve, c'est que voici vingt francs pour ajouter à vos cent sous... De cette façon vous pouvez m'accompagner jusqu'à Creil... le gain de votre journée est garanti....

Glou-Glou se sentait pris. Il se débattait pourtant toujours.

Il devinait ce qui l'attendait à Creil, et pourquoi Beaufort désirait tant le voir. Le mari de Marceline voulait l'interroger. Et justement, c'était cet interrogatoire que craignait Glou-Glou.

—Allons, Jan-Jot, disait le valet, un peu de complaisance... et montez en voiture. Vous ferez plaisir à un malade.

—Qu'est-ce qu'il me veut, votre maître ?

—Dame je ne lui ai pas demandé. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne l'ai pas vu, depuis bien longtemps, dans une surexcitation pareille à celle qui a suivi la réception de votre lettre.

A suivre

JULES MARY

# MADemoiselle DE KERVEN

## DEUXIÈME PARTIE DE CARMEN

—Écoutez-moi, Quirino, vous dont je connais l'indomptable franchise, la sincérité presque sauvage... laissez-moi vous montrer mon âme... et ensuite vous ne me refuserez plus ce pardon que je sollicite à genoux et qui sera ma consolation suprême... Mon passé n'a qu'une excuse, celle-ci : J'ai été folle et aveugle... j'ai passé, sans le voir, à côté du bonheur !... Où m'ont conduite cette folie et cet aveuglement ? dans le cachot où me voilà, criminelle, condamnée, prête à mourir !...

L'ex-baladine s'interrompt pendant un instant, et à deux reprises elle passa ses mains sur son front comme pour en éloigner un poids écrasant. Après cette courte pause elle reprit :

—Vous souvenez-vous [de cette pauvre chaumière que nous habitons, mon frère et moi, à la Havane ?

—Si je m'en souviens ! murmura Quirino avec une ardeur contenue, ah ! si je m'en souviens !

—Le jour où, pour la dernière fois, vous avez franchi le seuil de cette chaumière, poursuivit la gitane, vous m'apportiez des perles... Vous en souvenez-vous ? Oh ! Quirino, quel noble cœur vous mettiez à mes pieds ! que votre amour était un pur et fier amour ! Hélas ! j'ai tout méconnu ! hélas ! j'ai tout dédaigné !... Cette folie dont tout à l'heure je vous parlais venait de s'emparer de moi... elle me montrait le bonheur dans la richesse et dans la grandeur... et je ne comprenais plus que le seul vrai bonheur ici-bas, c'est l'amour,

Aucune phrase musicale ne saurait donner une idée exacte de l'enivrante intonation de Carmen en prononçant ces derniers mots. C'était la voix d'Eve exilée, se rappelant, au milieu des sables arides du désert, les ombrages adorés du paradis terrestre !

—Pauvres perles ! reprit Carmen, il me semble les voir encore, mollement couchés l'une à côté de l'autre sur le duvet soyeux du cotonnier... Vous me les offriez, joyeux d'avance de la joie qu'elles allaient me causer ! Je refusai de les accepter... je repoussai votre offrande comme je repoussais votre amour !...

Alors, vous avez repris violemment l'un et l'autre... vous vous êtes fait mon ennemi, et sous votre talon vous avez écrasé les perles ! Ces perles sont l'image de ma vie, car, à partir de ce jour et de cette heure, ma vie fut brisée comme elles... Le lendemain, je faisais mes premiers pas dans le sentier dangereux de l'ambition !... Je ne me suis plus arrêtée ! j'allais, j'allais toujours, obéissant au vertige insensé qui me poussait... Le but m'apparaissait rayonnant, et, pour l'atteindre, je marchais dans les ténèbres, les yeux fixés sur lui... Rien ne m'arrêtait, pas même le crime... je poursuivais ma course hâlante... Vous voyez où je suis arrivée ! Aujourd'hui, le rêve est fini et mes yeux sont ouverts... Le jugement qui me frappe est juste et je ne maudis pas mon sort ; mais ce qui me déchire, ce qui me torture, c'est la pensée continuelle du sort si beau qui s'offrait à moi, et dont je n'ai pas voulu ! c'est le mirage incessant de ce bonheur immense, incomparable, infini, qui serait mon partage si j'avais accepté votre main loyale, si je vivais enfin auprès de vous, dans ces belles forêts dont vous étiez le roi !... Com-

prenez-vous, maintenant, ce que je souffre, Quirino, et refusez-vous encore de me pardonner ?

Et Carmen, se laissant tomber aux genoux de l'Indien, saisit ses mains sur lesquelles elle appuya son front, en répétant avec des larmes et des sanglots :

—Pardonnez-moi, si vous ne voulez pas que je meure désespérée ! Au nom du Dieu vivant, pardonnez-moi !... pardonnez-moi ! !

XLII

L'ÉVASION

Quirino, malgré le stoïcisme presque inébranlable de ceux de sa race, stoïcisme qui ne se dément, on le sait, ni en face des tortures, ni en présence de la mort, ne fut plus le maître de dominer et de contenir son émotion. Son cœur frappait à coups redoublés les parois de sa poitrine, de grosses larmes jaillissaient de ses paupières et coulaient lentement sur ses joues. Il releva la gitane toujours agenouillée devant lui, et lui dit d'une voix tremblante et presque indistincte :

—Si le pardon de l'homme à qui vous avez fait tant de mal peut rendre le calme à votre âme, soyez consolée, Carmen, je vous pardonne... —Du fond du cœur, s'écria l'ex-baladine.

—Du fond du cœur, répéta l'Indien.

—Soyez béni, balbutia la gitane avec une expression inouïe de reconnaissance, soyez béni, vous qui rendez le bien pour le mal !... C'est une noble vengeance, Quirino, c'est une vengeance digne de vous, que d'accabler de votre miséricorde la pauvre âme qui se repent !... Oh ! maintenant, je crois en vous comme en Dieu, et j'ai la ferme confiance que vous ne me refuserez point la grâce suprême qu'il me reste à vous demander encore...

—Vous avez une grâce à me demander ? murmura l'Indien.

—Oui, répondit Carmen, et je vous le répète, cette grâce vous me l'accorderez... Je suis condamnée à mourir, Quirino... C'est bien, c'est juste, j'ai mérité de mourir ! Mais la femme qui a été aimée par vous ne peut pas, ne doit pas subir un honteux supplice devant une populace insultante ! Plutôt que de me voir donnée en spectacle à cette foule immonde, j'essayerais de me briser la tête contre les murs de mon cachot, mais,

hélas ! si le courage ne me manque pas, la force me manquera peut-être... Soyez mon sauveur, Quirino !... La mort me semblera douce et facile, me nonçant votre nom.

—Qu'attendez-vous de moi ? demanda l'Indien dont le trouble grandissait.

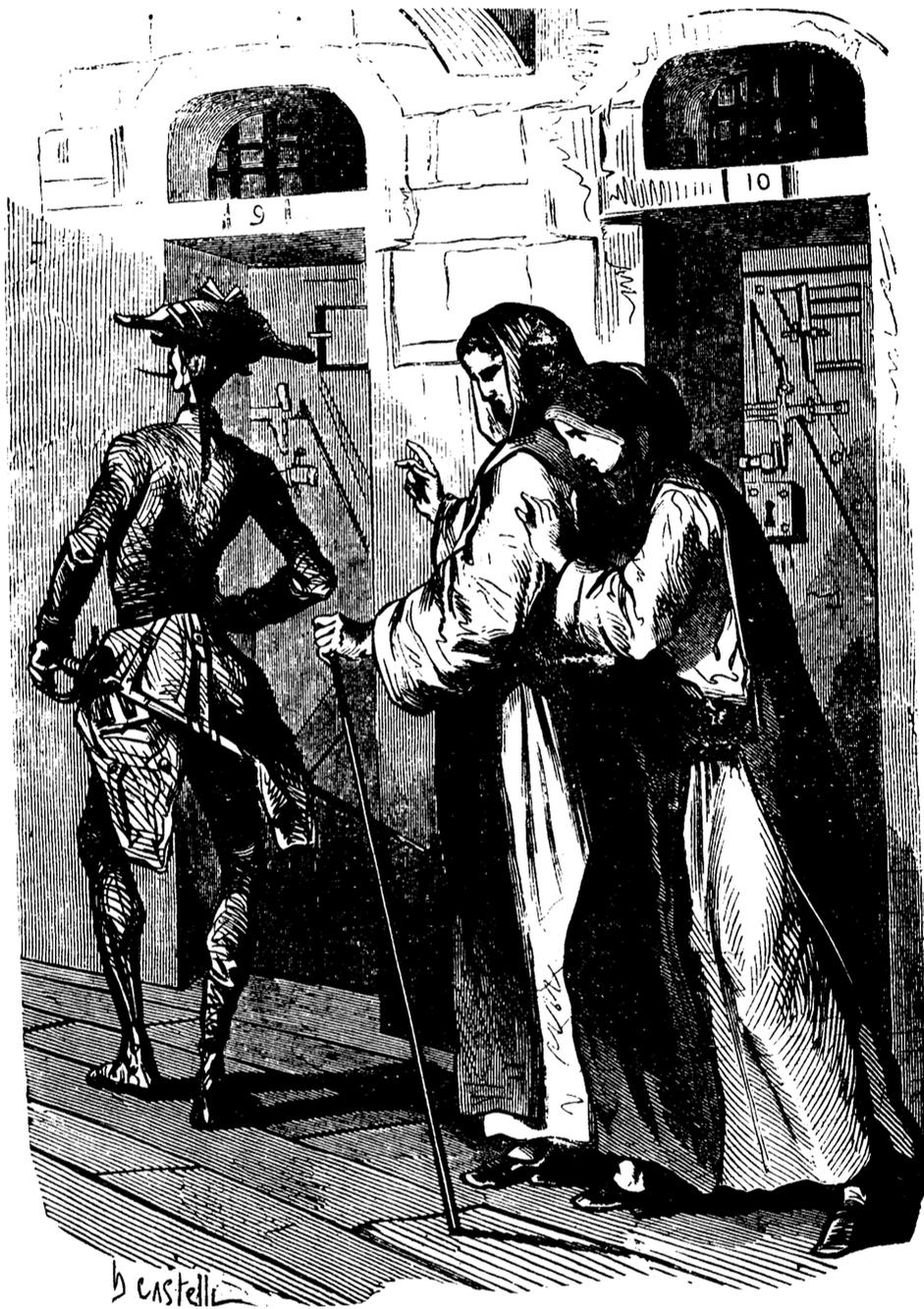
—Du poison, répliqua la gitane ; un poison sûr et qui foudroie ! Quirino baissa la tête et parut s'absorber pendant quelques secondes dans de profondes réflexions.

—Pourquoi, s'écria Carmen au bout d'un instant, pourquoi ne me répondez-vous pas ?

L'Indien fixa sur elle ses yeux étincelants aux prunelles de flamme.

Puis, comme s'il lui semblait impossible ou superflu de prolonger désormais l'entretien, il frappa contre la porte du cachot afin d'appeler le guichetier qui s'empressa de conduire le visiteur hors de la prison et de revenir ensuite chercher la récompense promise.

—L'homme que vous m'avez amené tout à l'heure reviendra demain,



Carmen et Morales, guidés par l'Indien, s'engagèrent dans le couloir.

lui dit alors Carmen, et demain comme aujourd'hui je vous donnerai deux louis.

Le porte-clef fit un geste qui signifiait clairement :

—L'homme et l'argent seront les bienvenus !...

Et il sortit, tout joyeux de cette aubaine inépuisable.

La scène que nous venons de raconter avait précédé l'entrevue quotidienne de Carmen et de Moralès.

—As-tu des nouvelles à me donner ? demanda avidement ce dernier aussitôt qu'il se trouva en face de sa sœur.

Mais il eut beau questionner et supplier, il ne put tirer de la gitane autre chose que cette réponse laconique :

—Tout va bien !...

Avons-nous besoin d'expliquer à nos lecteurs ce qui se passa dans l'esprit et dans le cœur de Quirino à partir du moment où il eut quitté la prison ? Les moins clairvoyants ont compris que l'Indien venait de retomber sous le charme de la sirène irrésistible ! Complètement subjugué et aveuglé, il oubliait toutes les douleurs, toutes les trahisons, toutes les hontes, tous les crimes du passé, pour ne se souvenir que de cette beauté plus que jamais rayonnante ! Il imposait silence au cri d'alarme de sa conscience et de sa raison pour n'écouter et n'entendre que la voix harmonieuse de l'enchanteresse ! Une seule chose existait pour lui désormais en ce monde, c'était son amour renaissant ?...

Non-seulement il ne maudissait plus Carmen, non-seulement il lui pardonnait, mais il la plaignait, mais il l'excusait ; la gitane cessait d'être une coupable justement punie, pour devenir une victime poursuivie par le mauvais sort ! En un mot, la fascination était complète ! Quirino relevait le piédestal, et sur ce piédestal il replaçait l'idole !

—Elle m'aime ! se disait-il, elle m'a toujours aimé !... c'est moi qu'elle regrette en ce moment et non pas la vie, car elle comprend enfin que le bonheur était dans mon amour et dans mes lointaines forêts ! Telle je l'avais rêvée autrefois, telle je la retrouve aujourd'hui ! mais je ne la retrouve, hélas ! que pour la perdre !

Nous devons renoncer à faire comprendre les ravages qu'exerçait une telle pensée dans l'âme ardente de l'Indien. Les juges par qui la gitane avait été condamnée lui semblaient des monstres, et des assassins... Tel était son délire étrange, qu'il songeait à se venger d'eux !...

Cependant il fallait accomplir la dernière volonté de Carmen, il fallait la soustraire aux horreurs d'une mort ignominieuse. Quirino se procura du poison, mais à peine ce poison fut entre ses mains, qu'il frémit d'épouvante à l'idée d'abréger, ne fût-ce que d'une heure, ne fût-ce que d'une minute, l'existence de celle qu'il adorait avec une croissante frénésie.

—Oh ! s'écria-t-il dans un transport de passion farouche, ma vie pour sa vie ! mon sang pour son sang !... il faut qu'elle vive !... il le faut !... Mais comment ?...

Et pendant toute la nuit, l'intelligence surexcitée de l'Indien vint se briser contre cette terrible demande qui resta pour lui sans réponse.

On voit que les espérances et les prévisions de Carmen étaient réalisées, sinon dépassées, et que la gitane avait eu raison de répondre aux questions de son frère, ces trois mots :

—Tout va bien !...

Le lendemain, Quirino fut introduit comme la veille dans le cachot où l'ex-baladine l'attendait avec une impatience et une anxiété fébriles.

Les premières paroles de l'Indien furent celles-ci :

—Carmen, ne me demandez plus de vous apporter la mort !... Le poison foudroyant qu'hier je vous ai promis, je vous le refuse aujourd'hui ! Ce que je veux vous donner, c'est la vie !... dussé-je incendier votre prison... dussé-je égorger l'un après l'autre tous ceux qui vous gardent ici, je vous sauverai et vous ferai libre !...

—Ah ! s'écria Carmen d'une voix frémissante, vous m'aimez donc encore, Quirino ?...

—Elle demande si je l'aime !... murmura l'Indien en appuyant sa main sur le côté gauche de sa poitrine. Faut-il, pour le lui prouver, jeter à ses pieds mon cœur tout sanglant ?... je suis prêt !...

—Je te crois !... je te crois !... répondit impétueusement la gitane, et je n'ai plus rien à désirer ici bas, puisque ton cœur m'est rendu !... Ah ! maintenant, je puis mourir !...

—Il faut vivre !...

—C'est impossible !...

—Je te sauverai !...

—Il faudrait un miracle pour me sauver, et si ce miracle m'était offert, je le refuserais !... dit lentement Carmen avec un sourire mélancolique.

—Tu refuserais la vie ?...

Oui.

—Pourquoi ?

—Pour la meilleure de toutes les raisons... Je ne suis plus digne de toi !...

Alors commença entre la gitane et l'Indien un combat de générosité dans lequel, comme bien on pense, l'avantage finit par rester à Quirino.

Une fois décidée, par les instances de ce dernier, à se laisser soustraire à la prison et à la mort, l'ex-baladine appliqua toutes ses facultés intellectuelles à détailler un plan d'évasion qu'elle avait en partie combiné d'avance. Elle interrogea l'Indien sur la façon dont le guichetier aux louis d'or l'introduisait dans la prison, et elle apprit qu'après lui avoir fait franchir la porte principale, gardée par deux sentinelles et attendant à un corps de garde qu'occupaient une douzaine de soldats, jouant et buvant, il l'amenait jusqu'au cachot en suivant un long couloir dérobé, où ne se trouvaient d'habitude ni fonctionnaires ni surveillants.

Carmen, aussitôt qu'elle fut au courant de ces particularités, donna ses instructions à l'Indien, et, de peur qu'il n'en oubliât quelqu'une, elle prit

soin de les écrire sur des feuilles de papier apportées la veille par le guichetier.

Quirino partit ivre de joie et d'espérance, et voyant déjà, dans un radieux mirage, Carmen endormie sur son cœur sous les ombrages séculaires des forêts de son pays natal.

—Eh bien, ma sœur ? demanda Moralès, une heure après.

—C'est pour demain, répondit la gitane.

Le lendemain arriva. L'honnête porte-clefs que nous connaissons entra dans le cachot de Carmen et lui apporta son repas du matin.

—Est-ce qu'il n'y aura personne à vous amener aujourd'hui ? demanda cet homme, qui prenait goût aux pièces d'or et qui se disait, avec raison, que la prisonnière n'ayant plus qu'un petit nombre de jours à vivre, il fallait profiter au plus vite de ses dispositions généreuses.

—Personne, fit Carmen en secouant la tête.

—Quoi ! ce gentilhomme que j'ai conduit deux fois ici ne reviendra plus ?

—Non.

Le guichetier soupira. Ses rêves dorés s'évanouissaient. Cependant il ne se tint pas absolument pour battu.

—En cherchant bien, reprit-il, je suis certain que vous trouverez qu'il vous reste des adieux à faire !...

—Vous vous trompez, mon ami... Je me regarde déjà comme n'appartenant plus à ce monde... Je n'ai désormais qu'une pensée et qu'un désir, c'est de me recueillir avec Dieu.

—Je vais, si vous le souhaitez, amener ici tout à l'heure l'aumônier de la prison, un bien digne homme, je vous assure !...

—Je n'en doute pas, et cependant c'est d'un autre que lui, c'est d'un saint religieux de l'ordre des Bernardins que j'aurais voulu recevoir des encouragements et des consolations dans la cruelle situation où je me trouve.

—Ce religieux habite-t-il un des couvents de Nantes ?

—Oui.

—Eh bien ? je puis vous l'aller chercher !...

—Malheureusement c'est impossible.

—Pour quelle raison ?

—J'ai oublié le nom du saint homme.

—Ah ! diable ! voilà un fâcheux oubli !...

—Cependant il existe un moyen de retrouver et de reconnaître mon bernardin.

—Lequel ?

—Seulement ce moyen est difficile à employer et demande une intelligence subtile.

—Il me semble que la mienne en vaut bien une autre !

—Certainement... mais le temps vous manquera peut-être.

—Dites tout de même... Le temps ne m'a jamais manqué quand il s'agissait de rendre un service.

—Eh bien ! chaque jour, au moment où sonne le premier coup de midi, le religieux de qui je vous parle, agenouillé à l'entrée de la chapelle de la Vierge, dans la cathédrale, récite dévotement son *angelus*... C'est la suite d'un vœu solennel qu'il a fait dans un grand péril.

—Alors on est certain de le trouver, midi sonnant, à la cathédrale ?

—Oui... à l'entrée de la chapelle de la Vierge... .

—C'est bon. J'y serai.

—Vous n'aurez qu'à vous approcher de lui, et à lui dire : "*Mon frère, une pauvre prisonnière que vous avez connue autrefois réclame votre présence.*" Sans répondre et sans questionner, il se lèvera pour vous suivre.

—Vous pouvez compter alors qu'à midi et demi, et même plus tôt, le saint homme sera près de vous.

—Si vous faites cela, mon ami, ce n'est pas un louis que je vous donnerai, c'est dix !

—Ma fortune est faite ! pensa le guichetier.

A l'heure dite, la porte du cachot s'ouvrait. Un religieux, dont le capuchon rabattu cachait absolument le visage, en franchissant le seuil, et le porte-clefs demandait :

—Est-ce bien celui-là, madame ?

—Oui, répondit Carmen en glissant dix pièces d'or dans la main avidement tendue vers elle.

La porte se referma et l'Indien, car c'était lui, entr'ouvrit son large froc sous lequel il avait facilement caché un paquet de cordes, un second costume de religieux et un uniforme complet de soldat de la maréchaussée.

—As-tu des armes ? demanda Carmen à voix basse.

Quirino montra deux poignards. La gitane en prit un. Elle le fit disparaître dans le corsage de sa robe. Ensuite elle s'approcha de la porte et frappa doucement.

Le guichetier entra sans défiance.

—Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

Sans lui donner le temps de se reconnaître l'Indien bondit sur lui, le renversa et lui lia solidement les bras et les jambes, tandis que Carmen lui attachait un mouchoir sur la bouche de façon à l'empêcher d'appeler à l'aide.

Ceci fait, la gitane se revêtit du second costume religieux apporté par Quirino, costume dont elle rabattit le capuchon sur son visage. Elle prit le trousseau de clefs suspendu à la ceinture du malheureux guichetier et elle alla ouvrir la porte du cachot de Moralès.

XAVIER DE MONTÉPIN.

(A suivre)

# Le Fait

Que la Salsepareille d'AYER A GUÉRI D'AUTRES PERSONNES de Maladies Scrofuleuses, d'Éruptions, de Furoncles, d'Eczéma, des Maladies de Foie et des Reins, de la Dyspepsie, du Rhumatisme, et du Catarrhe devrait être une preuve convaincante que le même cours de traitement VOUS GUÉRIRA. Tout ce qui a été dit des merveilleuses guérisons effectuées par l'usage de la

## Salsepareille d'AYER

pendant les 50 dernières années, véritablement peut s'appliquer de nos jours. Elle est, sous tous les rapports, La Médecine Supérieure. Les propriétés curatives, la force, le goût en sont toujours les mêmes; et pour n'importe quelles maladies du sang que la Salsepareille d'AYER soit prise, les susdites maladies cèdent à ce traitement. Quand vous demandez pour de la

## Salsepareille d'AYER

ne vous laissez point persuader d'en acheter n'importe quelles autres sans valeur, lesquelles sont, pour la plupart, des mélanges d'ingrédients bon marché, ne contenant point de salsepareille, n'ont aucun type uniforme d'apparence, de goût ou d'effet, ne sont dépuratifs du sang que de nom seulement, et vous sont offertes parce qu'il y a plus de profit en les vendant. Prenez

## La Salsepareille d'AYER.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue par tous les Droguistes. Prix \$1; six flacons, \$5.

Elle en a guéri d'autres, elle vous guérira.

### MAISONS RECOMMANDÉES

**V. ROY & L. E. GAUTHIER,**  
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro  
**0 - RUE SAINT-JACQUES - 180**  
Édifice de la Banque d'Épargne  
**VICTOR ROY L. E. GAUTHIER**  
Élévateur de plancher Chambre 5 et 4

**A. PREFONTAINE,**  
ARCHITECTE  
Successeur de feu Victor Bourgeon  
**12, Place d'Armes, Montréal**

**J. EMILE VANIER**  
(Ancien élève de l'École Polytechnique)  
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR  
**187, rue St-Jacques, Royal Building Montréal**

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

### UNE AFFAIRE CERTAINE

Nous ne craignons pas d'avancer que nous avons l'assortiment le plus complet de meubles, de la ville, comprenant ce qu'il y a de plus artistique dans cette ligne, et venant des premières manufactures de l'Ouest aussi les meubles les meilleur marché des manufactures locales telles que St-Jérôme, etc., etc.

**FRED LAPOINTE.**

1551, rue Ste-Catherine

**Saint-Nicolas,** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 14, rue Soufflot, Paris (France).

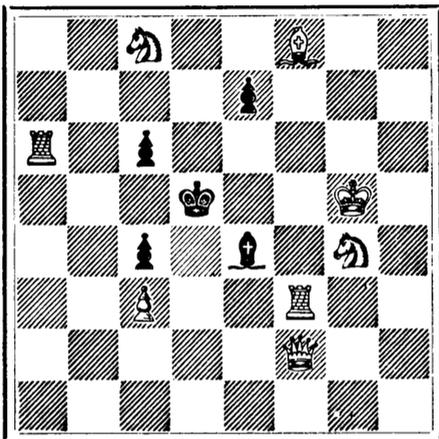
# Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

## No 56.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. W. E. Perry, Yarmouth, Nouvelle-Écosse

Noirs—5 pièces



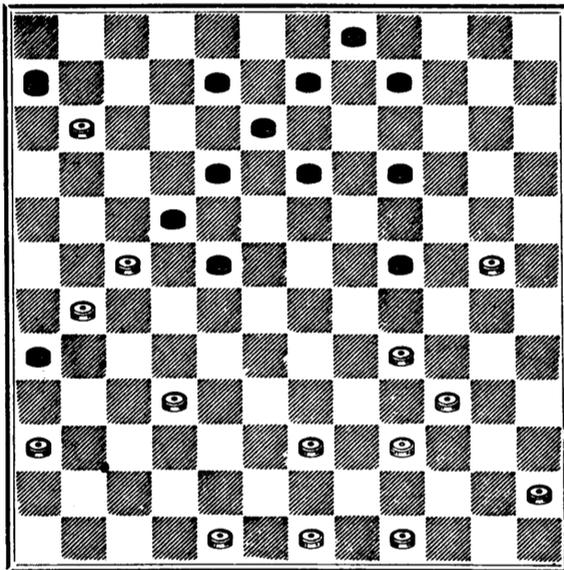
Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

## No 71.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Alfred Morin, Ottawa. A mon ami, J. A. Bleau, Montréal.

Noirs—13 pièces



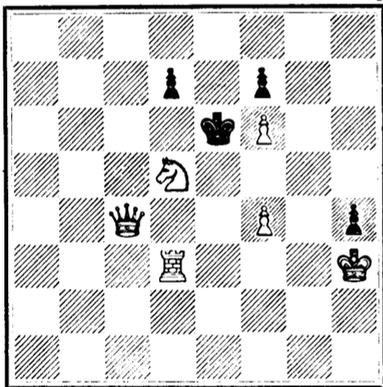
Blancs—13 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

## No 57.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Emile Pradignat, France

Noirs—4 pièces



Blancs—6 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups.

### Solution du problème de Dames No 68

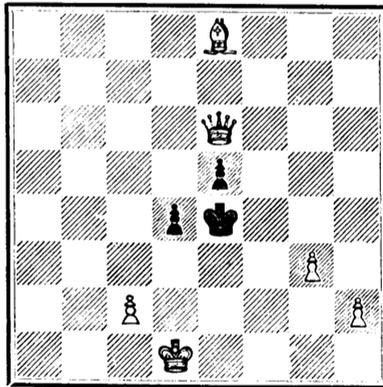
Blancs	Noirs
33 26	20 33
44 37	31 68
57 50	68 20
65 59	23 61
46 39	61 46
52 2	29 40
2	20 gagne

MM. A. Morin et E. Emond sont priés de nous donner une adresse quelconque afin que nous puissions leur envoyer leur prix.

## No 58.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. le Dr Mazel.

Noirs—3 pièces



Blancs—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

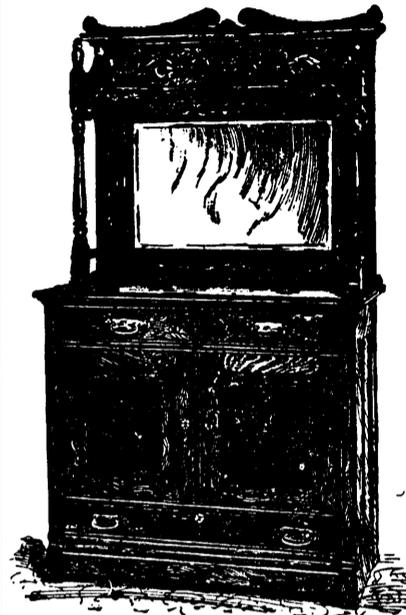
### Solution du problème No 55

Blancs	Noirs
1 F pr P	1 R pr P variantes
2 D pr PF, échec	2 R pr D
3 T 2 F, mat.	2 R 4 C
3 D 5 F, mat.	2 R 4 R
3 C 3 F, mat.	Si: 1 R pr C
2 D 5 D, échec	2 R 6 F ou 6 R
3 D 4 F ou 4 R, mat.	Et autres belles variantes.

# RENAUD, KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

## Meubles! Gros et détail



## BUFFET EN VIEUX CHENE

seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en acajou noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

# LE PACIFIQUE CANADIEN

## EXCURSIONS DE TERRE

DANS

## L'Ouest Canadien

Des billets d'excursion, pour aller et retour, seront émis de toutes les stations du Canada Atlantic, du Grand Tronc et du Pacifique Canadien, de Mégantic à Onaping inclusivement, et aussi de tous les points sur l'embranchement du Sault Saint-Marie, dans Ontario et Québec, comme suit :

Deloraine.....	\$28	Moose Jaw....	\$30
Nesbitt.....	28	Yorkton.....	30
Oxbow.....	28	Prince Albert..	35
Binscarth.....	28	Calgary.....	35
Moosomin.....	28	Edmonton.....	40
Regina.....	30		

Billets émis le

27 Sept	bons pour retour au	6 Nov	189
4 Oct.	"	13 "	"

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un des agents de la Cie. ou au

## BUREAU des BILLETS à Montréal

266 RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill, et aux Gares C. P. R

## ATTRACTION EXTRAORDINAIRE

Nous avons 25 milles pieds carrés de plancher, tout couvert de meubles de tout genre, et représentant une valeur de \$75,000, ce qui en fait le plus beau et le plus spacieux magasin de la Puissance.

**FRED LAPOINTE,**

1551, rue Ste-Catherine

**ANNONCE DE  
John Murphy & Cie**

**SAISON  
D'AUTOMNE 1892**

**GRANDE EXPOSITION**

des marchandises d'automne d'ici à la fin du mois, plus de cinq cents caisses nous sont arrivées pour notre commerce d'automne et nous pouvons assurer nos pratiques qu'elles passeront une heure agréable en visitant nos différents départements.

**MANTEAUX**

L'importation des manteaux s'est fait sur une grande échelle cette saison-ci, et quelque soit la qualité, le style de manteaux que vous désirez, nous sommes convaincus de vous donner entière satisfaction.

**GARNITURES**

Des milliers de verges de nos garnitures nouvelles sont déjà vendues, elles font l'admiration de tous, et les prix en sont extrêmement bas.

**SERGES ! SERGES !**

Serge diagonale tout laine, couleur garantie, depuis 40c la verge. Serge chevrotte, tout laine, couleur garantie, depuis 50c la verge. Serge unie, tout laine, couleur garantie, depuis 45c la verge. Serge pour costumes, tout laine, couleur garantie depuis 55c la verge.

Nous recommandons spécialement ces serges comme étant une des meilleures étoffes du jour pour robes et costumes.

**JOHN MURPHY & CIE**

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58



**LORSQUE VOUS VOYAGEZ**

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

**Les Villes et Villages**

importants dans les deux Provinces. Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les États de l'Ouest, elle offre des avantages uniques étant la

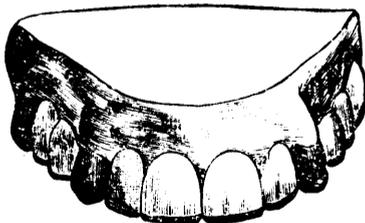
**LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE**

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua  
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**DR BROUSSEAU**

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**BAUME RHUMAL**

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Les dyspeptiques ont besoin d'une alimentation nourrissante, de digestion facile.

— LE —

**JOHNSTON'S FLUID BEEF**

Possède ces qualités essentielles ; c'est une nourriture parfaite.

36141

ROBILARD 27, rue St-André.—Seul distributeur



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25c le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la CIE D'EAU ST-LEON, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches : 139, St-Laurent et 1113 Notre-Dame.

Comment se servir de l'Eau Minerale St-Léon

Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant le jeûner. Un ou deux verres, aux repas agiront d'une manière très efficace contre la dyspepsie.

Prenez cette eau qui est un des meilleurs altératifs, buvez en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.

Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme préservatoire des maladies occasionnées par les boissons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants.

**MAISON - BLANCHE**

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et Chapeaux pour Hommes et Garçons, Grand Assortiment

à UN SEUL PRIX

**T. BRICAULT**

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

**“ WESTERN ”**

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,500,000  
Actif au-delà de..... 1,500,000  
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. M. ROUFE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ANTHONY MORTON, Agent de l'impôt français

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER

Le Célèbre

**CHOCOLAT  
MENIER**

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTRÉAL.

**LA MACHINE A TRICOTER  
A UNE PIASTRE**

Ayez l'œil à ceci  
Demandez-la à votre agent de machine, à coudre ou bien envoyez un timbre-poste de 3 cents pour obtenir des détails et une liste des prix. Cela vaut \$2.00.  
S'adresser à CREENMAL BROS  
Manuf., Georgetown, Ont

**COMPTANT OU A CREDIT**

Nos prix sont excessivement bas pour du comptant, et nos conditions sont des plus faciles pour du crédit. Entrez voir notre assortiment de meubles, qui est le plus complet de tout Montréal.

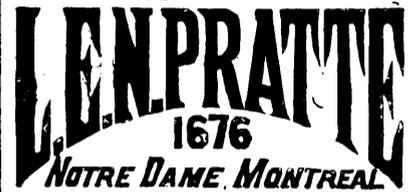
FRED LAPOINTE,

1551, rue Ste-Catherine

**DOMINION  
PIANOS.**

Pas d'agents. Veuillez vous adresser directement au magasin. Visite et correspondance sollicitées.

Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor



**Un bienfait pour le beau sexe**

Poitrine parfaite par les

**Poudres  
Orientales**

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT



— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

**SANTE ET BEAUTE !**

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puisseance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine

MONTRÉAL Tél. Bell 6513

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entre tient le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,  
Chimiste pharmacien,  
122 rue St Laurent.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

**BAUME NASAL**

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases. SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs soignées maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi de consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (50cts. ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

**CATARRHE**